LA ROCHEFOUCAULD

RÉFLEXIONS
OU
SENTENCES
ET
MAXIMES MORALES

CLASSIQUES GARNIER

.4
327

WAYNE (NE) STATE COLLEGE
F 848.4 L327
Reflexions; ou, Sent
WStac
04677206
3 5088 00107 4073

F
848.4
L327
La Rochefoucauld,
François, duc de
Réflexions

87742

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/reflexionsousent0000unse_d3v1

Réflexions
ou
Sentences
et
Maximes morales

La Rochefoucauld

Réflexions

ou

Sentences

et

Maximes morales

Édition illustrée

Éditions Garnier Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris

LIBRARY

WAYNE STATE COLLEGE

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Garnier Frères 1961

N. Estampes — Cl. B. N.

La Rochefoucauld
Portrait gravé par Petit

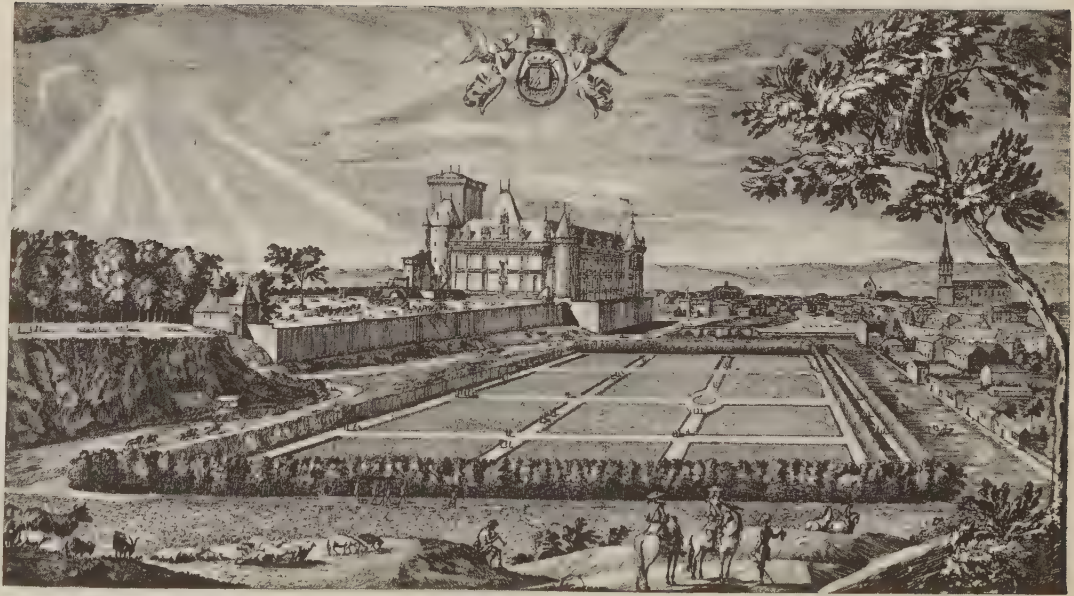
B. N. Estampes — *Cl. B. N.*

Chateau de Verteuil reconstruit par La Rochefoucauld

Le précédent avait été rasé en 1650 sur l'ordre du roi. La Rochefoucauld y résida souvent.

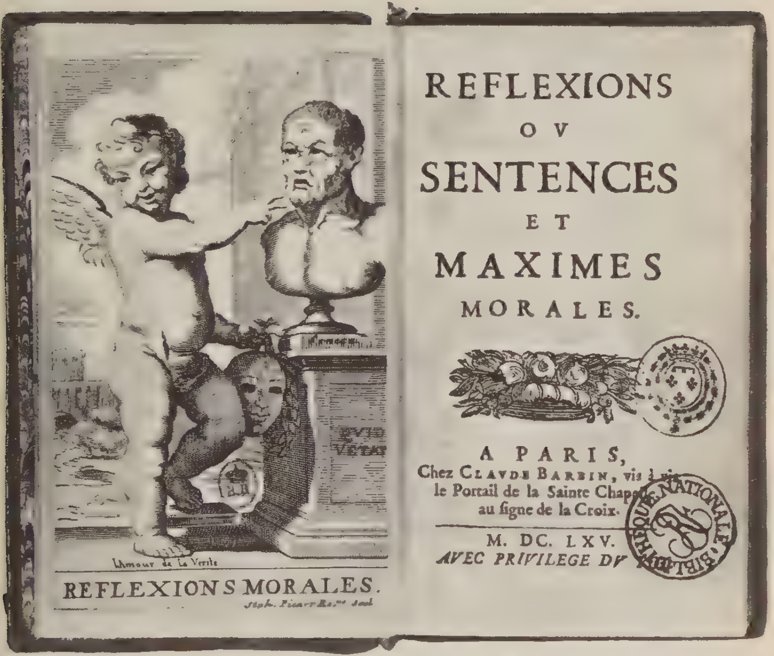
usée du Louvre — *Cl. Giraudon*

La Marquise de Sablé en 1621
par Du Moustier



B. N. Estampes — Cl. B. N.

LE CHATEAU DE LA ROCHEFOUCAULD EN ANGOUMOIS
Gravure de Louis Meunier



B. N. Imprimés — *Cl. B. N.*

FRONTISPICE ET PAGE DE TITRE des *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* de La Rochefoucauld, Paris, Barbin, 1665

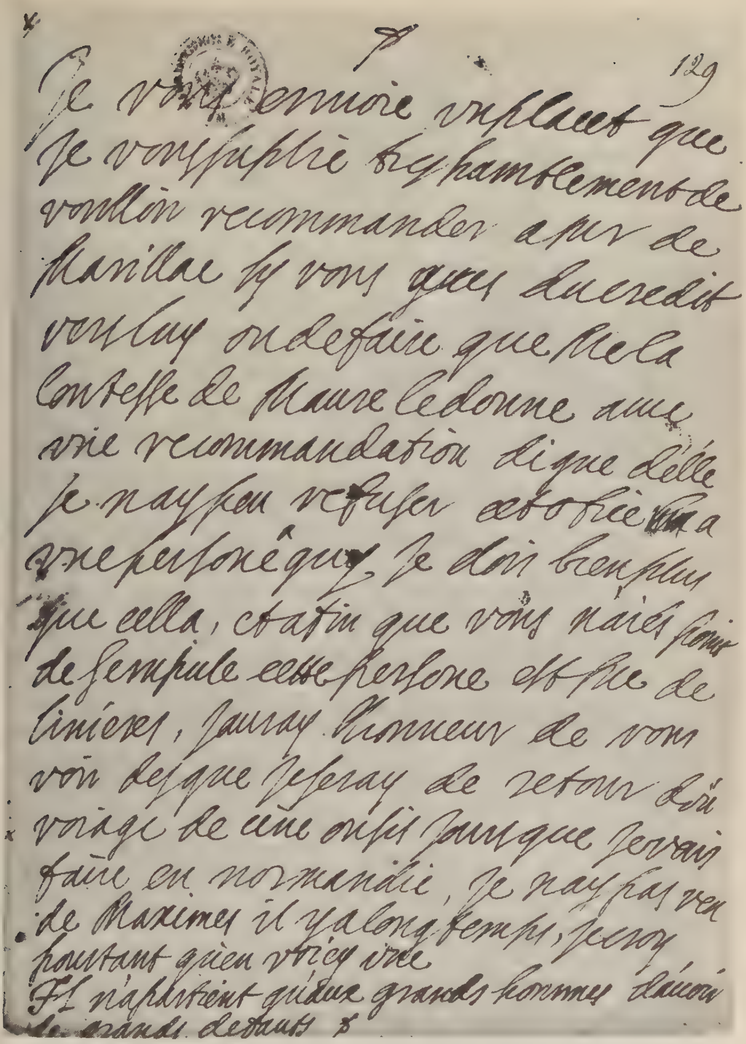
PORTRAIT
DE
M. R. D.

Fait par Luy-meſme.

IE ſuis d'vne taille médiocre, libre, & bien proportionnée. I'ay le teint brun, mais aſſez vny; le front éleué, & d'vne raiſonnable grandeur; les yeux noirs, petits, & enfoncez; & les ſourcils noirs & épais, mais bien tournez. Ie ſerois fort empeſché à dire de quelle ſorte i'ay le nez fait; car il n'eſt ny camus, ny aquilin, ny

B. N. Imprimés *Cl. B. N.*

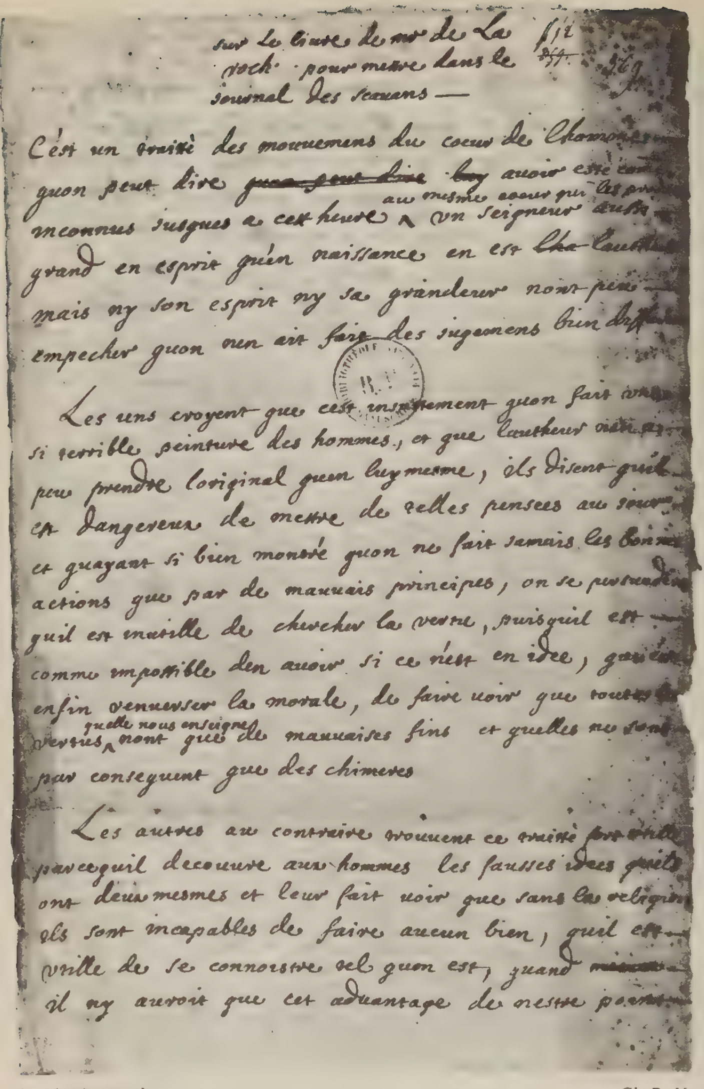
PORTRAIT DE LA ROCHEFOUCAULD PAR LUI-MÊME IN : Mlle de Montpensier, *Recueil de portraits*, Seconde Partie, Paris, Barbin, 1659


129

Je vous envoie un placet que
je vous supplie tres humblement de
vouloir recommander a Mr de
Marillac si vous avez du credit
vers luy ou de faire que Mde la
Comtesse de Maure le donne avec
une recommandation digne d'elle
je n'ay peu refuser cet office a
une persone a qui je dois bien plus
que cella, et afin que vous n'aies point
de scrupule cette persone est Mlle de
Linieres, j'auray l'honneur de vous
voir des que je seray de retour du
voiage de cinq ou six jours que je vais
faire en normandie, je n'ay pas veu
de Maximes il y a long temps, je croy
pourtant qu'en voicy une
Il n'apartient qu'aux grands hommes d'avoir
de grands defauts

B. N. Imprimés — Cl. B. N.

Lettre de La Rochefoucauld a Mme de Sablé (1662).
A la fin la Maxime CXC (p. 34)



sur le livre de mr de La
roch. pour mettre dans le
journal des savans —

C'est un traitté des mouvemens du coeur de l'homme
qu'on peut dire ~~[illegible]~~ ~~luy~~ avoir esté com-
meconnus jusques a cett heure ^au mesme coeur qui les pro[duit] Un seigneur aussi
grand en esprit qu'en naissance en est l'autheur
mais ny son esprit ny sa grandeur n'ont peu
empecher qu'on n'en ait fait des jugemens bien diff[erens]

Les uns croyent que c'est insultement qu'on fait une
si terrible peinture des hommes, et que l'autheur n'a
peu prendre l'original qu'en luy mesme, ils disent qu'il
est dangereux de mettre de telles pensees au jour
et qu'ayant si bien monstré qu'on ne fait jamais les bonnes
actions que par de mauvais principes, on se persuade
qu'il est inutille de chercher la vertu, puisqu'il est
comme impossible d'en avoir si ce n'est en idee, que c'est
enfin renverser la morale, de faire voir que toutes
les vertus ^quelle nous enseigne n'ont que de mauvaises fins et qu'elles ne sont
par consequent que des chimeres

Les autres au contraire trouvent ce traitté fort utile
parcequ'il decouvre aux hommes les fausses idees qu'ils
ont d'eux mesmes et leur fait voir que sans la religion
ils sont incapables de faire aucun bien, qu'il est
utille de se connoistre tel qu'on est, quand ~~[illegible]~~
il n'y auroit que cet advantage de n'estre point

B. N. Manuscrits *Cl. B. N.*

UNE PAGE DU BROUILLON DE L'ARTICLE DE MME DE SABLÉ sur les *Maximes* pour le *Journal des Savants*

PORTRAIT

DU

DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

FAIT PAR LUI-MÊME

IMPRIMÉ EN 1658

Je suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni ; le front élevé, et d'une raisonnable grandeur ; les yeux noirs, petits et enfoncés et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serois fort empêché de dire de quelle sorte j'ai le nez fait ; car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois : tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches, et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avois un peu trop de menton : je viens de me regarder dans le miroir pour savoir ce qui en est et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai ou carré ou en ovale ; lequel des deux, il me seroit fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez

épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête.

J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine : cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusqu'à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait ; car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manquerai ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.

Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurois pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avois point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament ; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination, et m'occupe si fort l'esprit, que la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connois pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connois. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger ; mais comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me faire paroître encore plus réservé que je ne le suis et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la dis-

position naturelle des traits, je pense qu'après m'être corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors.

J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le dire ; car à quoi bon façonner là-dessus ? Tant biaiser et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moi, je suis content qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gâte ; car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire.

La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sais la goûter aussi lorsqu'elle est enjouée ; et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connoisse pas ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers ; et si j'étois sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrois m'acquérir assez de réputation.

J'aime la lecture, en général ; celle où il se trouve

quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout, j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit : car, de cette sorte, on réfléchit à tout moment sur ce qu'on lit ; et des réflexions que l'on fait il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile.

Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre ; mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sévère. Je ne hais pas entendre disputer, et souvent aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute : mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur ; et lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable.

J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme que mes amis ne me sauroient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. Ceux qui me connoissent un peu particulièrement, et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là-dessus, savent que je les ai toujours reçus avec toute la joie imaginable et toute la soumission d'esprit que l'on sauroit désirer.

J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées : on ne m'a presque jamais vu en colère, et je n'ai jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pourtant incapable de me venger, si l'on m'avoit offensé, et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'auroit faite. Au contraire, je suis assuré que le devoir

feroit si bien en moi l'office de la haine, que je poursuivrois ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre.

L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses, et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié et voudrois ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée ; et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion pour son mal, car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde ; mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par la raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses.

J'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne balancerois pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux ; je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs : seulement je ne leur fais beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence.

J'ai, naturellement, fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret et j'ai moins de difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole ; je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis et je m'en suis fait toute ma vie une loi indispensable. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont

l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes : on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté, et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. Pour galant, je l'ai été un peu autrefois ; présentement je ne le suis plus, quelque jeune que je sois. J'ai renoncé aux fleurettes et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent à en débiter.

J'approuve extrêmement les belles passions ; elles marquent la grandeur de l'âme : et quoique, dans les inquiétudes qu'elles donnent, il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu que je crois qu'on ne les sauroit condamner avec justice. Moi qui connois tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte ; mais, de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connoissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur.

PORTRAIT

DU

DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

PAR LE CARDINAL DE RETZ

Il y a toujours eu du *je ne sais quoi* en M. de La Rochefoucauld. Il a voulu se mêler d'intrigues dès son enfance, et en un temps où il ne sentoit pas les petits intérêts qui n'ont jamais été son foible et où il ne connaissoit pas les grands, qui, d'un autre sens, n'ont pas été son fort. Il n'a jamais été capable d'aucunes affaires, et je ne sais pourquoi ; car il avoit des qualités qui eussent suppléé en tout autre celles qu'il n'avoit pas. Sa vue n'étoit pas assez étendue, et il ne voyoit pas même tout ensemble ce qui étoit à sa portée ; mais son bon sens, très bon dans la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation, et à sa facilité de mœurs qui est admirable, devoit récompenser plus qu'il n'a fait le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle ; mais je ne sais à quoi attribuer cette irrésolution. Elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive. Je ne la puis donner à la stérilité de son jugement ; car, quoiqu'il ne

l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison. Nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause. Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile, s'étoit tourné dans les affaires en air d'apologie. Il croyoit toujours en avoir besoin ; ce qui, joint à ses *Maximes*, qui ne marquent pas assez de foi à la vertu et à sa pratique, qui a toujours été à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y étoit entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connoître et de se réduire à passer, comme il eût pu, pour le courtisan le plus poli et le plus honnête homme, à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle.

RÉFLEXIONS

OU

SENTENCES
ET MAXIMES MORALES

RÉFLEXIONS
OU
SENTENCES
ET MAXIMES MORALES

Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés [1].

I

Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers intérêts que la fortune ou notre industrie savent arranger, et ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillants et que les femmes sont chastes [2].

---

1. Cette pensée, qui peut être considérée comme la base du système de La Rochefoucauld, se trouve dans la première édition sous la forme suivante : « Ce que le monde nomme vertu n'est d'ordinaire qu'un fantôme orné par nos passions, à qui on donne un nom honnête pour faire impunément ce qu'on veut ». (1665 — n° 179.) Elle ne se retrouve ni dans la seconde ni dans la troisième édition, et ce n'est que dans les deux dernières (1675, 1678) qu'elle reparut comme épigraphe et sous une autre forme, à la tête des Réflexions morales.

2. *Variante.* Nous sommes préoccupés de telle sorte

II

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

*III

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

IV

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

V

La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie.

---

en notre faveur que ce que nous prenons souvent pour des vertus n'est en effet qu'un nombre de vices qui leur ressemblent, et que l'orgueil et l'amour-propre nous ont déguisés (1665 — n° 181).

De plusieurs actions différentes que la fortune arrange comme il lui plaît il s'en fait plusieurs vertus (1665 — n° 293).

Dans la seconde et la troisième édition (1666, 1671), La Rochefoucauld refondit ces deux pensées en une seule,

VI

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles [1].

VII

Ces grandes et éclatantes actions qui éblouissent les yeux sont représentées par les politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions. Ainsi la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avoient de se rendre maîtres du monde, n'étoit peut-être qu'un effet de jalousie [2].

---

qu'il plaça au commencement de son ouvrage ; ce ne fut que dans les deux dernières éditions (1675, 1678) que cette maxime parut telle qu'on la voit aujourd'hui.

1. *Var.* On lit dans l'édition de 1665 : « La passion fait souvent du plus habile homme un fol et rend quasi toujours les plus sots habiles ». Les mots *fol* et *quasi* disparurent dans la deuxième édition (1666).

2. *Var.* La Rochefoucauld avait d'abord présenté d'une manière affirmative le motif de cette guerre ; voici comment il s'exprimait : « ... Ainsi, la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avoient de se rendre maîtres du monde, étoit un effet de jalousie ». (1665 — n° 7.) Depuis, l'auteur employa la forme dubitative.

*VIII

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infaillibles, et l'homme le plus simple, qui a de la passion, persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point [1].

IX

Les passions ont une injustice et un propre intérêt, qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et qu'on s'en doit défier, lors même qu'elles paroissent les plus raisonnables.

*X

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions ; en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

XI

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires : l'avarice produit quelque-

---

1. *Var.* On lit dans la première édition : « ... et l'homme le plus simple, que la passion fait parler, persuade mieux que celui qui n'a que la seule éloquence ». (1665 — n° 8.)

fois la prodigalité et la prodigalité l'avarice ; on est souvent ferme par foiblesse, et audacieux par timidité [1].

XII

Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paroissent toujours au travers de ces voiles [2].

XIII

Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions.

XIV

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures ; ils haïssent même ceux qui les ont obligés et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien

1. *Var.* Le mot *prodigalité* a remplacé dans les quatre dernières éditions celui de *libéralité*, que La Rochefoucauld avait mis dans la première.

2. *Var.* Quelque industrie que l'on ait à cacher ses passions sous le voile de la piété et de l'honneur, il y en a toujours quelque endroit qui se montre (1665 — n° 12).

et à se venger du mal leur paroît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre.

XV

La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

XVI

Cette clémence, dont on fait une vertu, se pratique, tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte et presque toujours par toutes les trois ensemble[1].

XVII

La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur[2].

*XVIII

La modération est une crainte de tomber dans l'envie et dans le mépris que méritent

---

1. *Var.* La clémence, dont nous faisons une vertu, se pratique tantôt pour la gloire, quelquefois par paresse, souvent par crainte et presque toujours par tous les trois ensemble (1665 — nº 16).

2. *Var.* La modération des personnes heureuses

ceux qui s'enivrent de leur bonheur : c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit; et enfin la modération des hommes, dans leur plus haute élévation, est un désir de paroître plus grands que leur fortune.

XIX

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

*XX

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans leur cœur.

XXI

Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager; de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux [1].

---

est le calme de leur humeur adoucie par la possessoin du bien (1665 — nº 19).

1. *Var.* Ceux qu'on fait mourir affectent quelquefois des constances, des froideurs, et des mépris de la mort, pour ne pas penser à elle ; de sorte qu'on peut dire que ces froideurs et ces mépris font à leur esprit ce que le bandeau fait à leurs yeux (1665 — nº 24).

*XXII

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir; mais les maux présents triomphent d'elle [1].

*XXIII

Peu de gens connoissent la mort; on ne la souffre pas ordinairement par résolution, mais par stupidité et par coutume; et la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir [2].

XXIV

Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soutenoient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme et qu'à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes [3].

---

1. *Var.* La philosophie triomphe aisément des maux passés et de ceux qui ne sont pas près d'arriver, mais les maux présents triomphent d'elle (1665 — n° 25).
2. *Var.* Dans la première édition, cette réflexion se termine ainsi : « ... et la plupart des hommes meurent parce qu'on meurt » (1665 — n° 26).
3. *Var.* Les grands hommes s'abattent et se démontent à la fin par la longueur de leurs infortunes ; cela fait bien voir qu'ils n'étoient pas forts quand ils les

XXV

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise [1].

*XXVI

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

XXVII

On fait souvent vanité des passions, même les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer [2].

*XXVIII

La jalousie est, en quelque manière, juste

---

supportoient, mais seulement qu'ils se donnoient la gêne pour le paroître et qu'ils soutenoient leurs malheurs par la force de leur ambition et non pas par celle de leur âme ; enfin, à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes (1665 — nº 27).

1. *Var.* Il faut de plus grandes vertus et en plus grand nombre pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise (1665 — nº 28).

2. *Var.* Quoique toutes les passions se dussent cacher, elles ne craignent pas néanmoins le jour ; la seule envie

et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir : au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres [1].

*XXIX

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.

XXX

Nous avons plus de force que de volonté; et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

XXXI

Si nous n'avions point de défauts, nous ne

---

est une passion timide et honteuse qu'on n'ose jamais avouer (1665 — n° 30).

1. *Var.* La jalousie est raisonnable et juste en quelque manière, puisqu'elle ne cherche qu'à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir ; au lieu que l'envie est une fureur qui nous fait toujours souhaiter la ruine du bien des autres (1665 — n° 31).

prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres [1].

XXXII

La jalousie se nourrit dans les doutes et elle devient fureur, ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude [2].

XXXIII

L'orgueil se dédommage toujours et ne perd rien, lors même qu'il renonce à la vanité.

*XXXIV

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

---

1. *Var.* Si nous n'avions point de défauts, nous ne serions pas si aises d'en remarquer aux autres (1665 — nº 34).

2. *Var.* La jalousie ne subsiste que dans les doutes : l'incertitude est sa matière ; c'est une passion qui cherche tous les jours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments. On cesse d'être jaloux dès que l'on est éclairci de ce qui causoit la jalousie (1665 — nº 35). — La jalousie se nourrit dans les doutes. C'est une passion qui cherche toujours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments et elle devient fureur sitôt qu'on passe du doute à la certitude (1666 — nº 32).

*XXXV

L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de le mettre à jour.

XXXVI

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections [1].

*XXXVII

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts.

*XXXVIII

Nous promettons selon nos espérances et nous tenons selon nos craintes.

---

1. *Var.* La nature, qui a si sagement pourvu à la vie de l'homme par la disposition admirable des organes

XXXIX

L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.

XL

L'intérêt qui aveugle les uns fait la lumière des autres [1].

XLI

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes [2].

*XLII

Nous n'avons pas assez de force pout suivre toute notre raison.

---

du corps, lui a sans doute donné l'orgueil pour lui épargner la douleur de connoître ses imperfections et ses misères (1665 — nº 40).

1. *Var.* L'intérêt, à qui on reproche d'aveugler les uns, est tout ce qui fait la lumière des autres (1665 — nº 44).

2. *Var.* La complexion qui fait le talent pour les petites choses est contraire à celle qu'il faut pour le talent des grandes (1665 — nº 51).

XLIII

L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit et, pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre[1].

*XLIV

La force et la foiblesse de l'esprit sont mal nommées; elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps.

XLV

Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

XLVI

L'attachement ou l'indifférence que les philosophes avoient pour la vie n'étoient qu'un goût de leur amour-propre, dont on ne doit

---

1. *Var.* L'homme est conduit lorsqu'il croit se conduire et, pendant que par son esprit il vise à un endroit, son cœur l'achemine insensiblement à un autre (1665 — n° 47).

non plus disputer que du goût de la langue ou du choix des couleurs [1].

XLVII

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

*XLVIII

La félicité est dans le goût et non pas dans les choses; et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux et non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

XLIX

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine [2].

*L

Ceux qui croient avoir du mérite se font un

---

1. *Var.* L'attachement ou l'indifférence pour la vie sont des goûts de l'amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que de ceux de la langue ou du choix des couleurs (1665 — nº 52).

2. *Var.* On n'est jamais si malheureux qu'on croit, ni si heureux qu'on avoit espéré (1665 — nº 59). — On n'est jamais si heureux ni si malheureux que l'on pense (1666 — nº 50).

honneur d'être malheureux pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune[1].

LI

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre[2].

LII

Quelque différence qui paroisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales[3].

---

1. *Var.* Ceux qui se sentent du mérite se piquent toujours d'être malheureux pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont au-dessus de leurs malheurs et qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune (1665 — nº 57). On trouve dans la même édition (nº 60) la même pensée ainsi rédigée : « On se console souvent d'être malheureux par un certain plaisir qu'on trouve à le paroître ».

2. *Var.* Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous avons été contents dans l'état et dans les sentiments que nous désapprouvons à cette heure (1665 — nº 58).

3. *Var.* Quelque différence qu'il y ait entre les fortunes, il y a pourtant une certaine proportion de biens et de maux qui les rend égales (1665 — nº 61).

LIII

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle, qui fait les héros[1].

LIV

Le mépris des richesses étoit, dans les philosophes, un désir caché de venger leur mérite de l'injustice de la fortune par le mépris des mêmes biens dont elle les privoit; c'étoit un secret pour se garantir de l'avilissement de la pauvreté; c'étoit un chemin détourné pour aller à la considération qu'ils ne pouvoient avoir par les richesses.

LV

La haine, pour les favoris, n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne pas la posséder se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent et nous leur refusons nos hommages, ne pou-

---

1. *Var.* Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune, qui fait les héros (1665 — nº 62).

vant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

LVI

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paroître établi.

LVII

Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais des effets du hasard [1].

LVIII

Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses à qui elles doivent une grande partie de la louange et du blâme qu'on leur donne.

LIX

Il n'y a point d'accidents si malheureux dont

1. *Var.* Quoique la grandeur des ministres se flatte de celle de leurs actions, elles sont bien souvent les effets du hasard ou de quelque petit dessein (1665 — nº 66).

les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice.

LX

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise[1].

LXI

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

LXII

La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

LXIII

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoi-

---

1. *Var.* La fortune ne laisse rien perdre pour les hommes heureux (1665 — n° 69).

gnages considérables et d'attirer à nos paroles un respect de religion.

LXIV

La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde que ses apparences y font de mal.

*LXV

Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence; cependant, elle ne sauroit nous assurer du moindre événement [1].

1. *Var.* L'auteur s'est essayé plusieurs fois avant d'arriver à une précision si parfaite. Voici comment il s'exprimait dans sa première édition : « On élève la prudence jusqu'au ciel, et il n'est sorte d'éloges qu'on ne lui donne ; elle est la règle de nos actions et de notre conduite, elle est la maîtresse de la fortune, elle fait le destin des empires ; sans elle, on a tous les maux, avec elle on a tous les biens, et, comme disoit autrefois un poète, quand nous avons la prudence, il ne nous manque aucune divinité : *Nullum numen abest, si sit prudentia* (Juvénal, Sat. X), pour dire que nous trouvons dans la prudence tout le secours que nous demandons aux dieux. Cependant, la prudence la plus consommée ne sauroit nous assurer du plus petit effet du monde, parce que, travaillant sur une matière aussi changeante et aussi inconnue qu'est l'homme, elle ne peut exécuter sûrement aucun de ses projets : d'où il faut conclure

LXVI

Un habile homme doit régler le rang de ses intérêts et les conduire chacun dans son ordre. Notre avidité le trouble souvent en nous faisant courir à tant de choses à la fois que, pour désirer trop les moins importantes, on manque les plus considérables.

*LXVII

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

*LXVIII

Il est difficile de définir l'amour : ce qu'on en

---

que toutes les louanges dont nous flattons notre prudence ne sont que des effets de notre amour-propre, qui s'applaudit en toutes choses et en toutes rencontres. » (1665 — n° 75.) Dès la seconde édition, l'auteur se corrigea ainsi : « Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne sauroit nous assurer du moindre événement, parce qu'elle travaille sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant. » (1666 — n° 66 ; 1671, 1675 — n° 65.) Enfin, dans sa dernière édition, l'auteur refit cette pensée telle qu'elle est aujourd'hui. Ces différents essais offrent une étude de style bien digne d'être méditée.

peut dire est que, dans l'âme, c'est une passion de régner; dans les esprits, c'est une sympathie et, dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime, après beaucoup de mystères.

LXIX

S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur et que nous ignorons nous-mêmes [1].

LXX

Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.

LXXI

Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés quand ils ne s'aiment plus.

---

1. *Var.* Il n'y a point d'amour pur et exempt du mélange des autres passions que celui qui est caché au fond du cœur et que nous ignorons nous-mêmes (1665 — n° 79).

LXXII

Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

LXXIII

On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie, mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une[1].

LXXIV

Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies.

LXXV

L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister dans un mouvement continuel et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre.

LXXVI

Il est du véritable amour comme de l'appa-

---

1. *Var.* Qui n'ont jamais *fait* de galanterie (1665 — nº 83).

rition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu.

LXXVII

L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue et où il n'a non plus de part que le doge à ce qui se fait à Venise.

*LXXVIII

L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice [1].

LXXIX

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

---

1. *Var.* La justice n'est qu'une vive appréhension qu'on ne nous ôte ce qui nous appartient : de là vient cette considération et ce respect pour tous les intérêts du prochain, et cette scrupuleuse application à ne lui faire aucun préjudice : cette crainte retient l'homme dans les bornes des biens que la naissance ou la fortune lui ont donnés ; et sans cette crainte, il feroit des courses continuelles sur les autres (1665 — nº 88). — On blâme l'injustice, non pas pour l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le préjudice que l'on en reçoit (1665 — nº 90).

LXXX

Ce qui nous rend si changeants dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'âme et facile de connoître celles de l'esprit [1].

*LXXXI

Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous, et nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir quand nous préférons nos amis à nous-mêmes ; c'est néanmoins par cette préférence seule que l'amitié peut être vraie et parfaite.

*LXXXII

La réconciliation avec nos ennemis n'est qu'un désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre et une crainte de quelque mauvais événement [2].

---

1. *Var.* Ce qui rend nos inclinations si légères et si changeantes, c'est qu'il est aisé de connoître les qualités de l'esprit et difficile de connoître celles de l'âme (1665 — nº 93).

2. *Var.* La réconciliation avec nos ennemis, qui se fait au nom de la sincérité, de la douceur et de la tendresse... (1665 — nº 95).

LXXXIII

Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts et qu'un échange de bons offices; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner [1].

LXXXIV

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

LXXXV

Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissants que nous et, néanmoins, c'est l'intérêt seul qui produit notre amitié; nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire, mais pour celui que nous voulons en recevoir.

LXXXVI

Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

---

1. *Var.* L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un trafic où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner (1665 — n° 94).

*LXXXVII

Les hommes ne vivroient pas longtemps en société s'ils n'étoient les dupes les uns des autres.

LXXXVIII

L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis, à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux, et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous.

LXXXIX

Tout le monde se plaint de sa mémoire et personne ne se plaint de son jugement.

*XC

Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités.

XCI

La plus grande ambition n'en a pas la moin-

dre apparence lorsqu'elle se rencontre dans une impossibilité absolue d'arriver où elle aspire.

XCII

Détromper un homme préoccupé de son mérite est lui rendre un aussi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes, qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivaient dans le port étoient à lui[1].

XCIII

Les vieillards aiment à donner de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

XCIV

Les grands noms abaissent, au lieu d'élever, ceux qui ne les savent pas soutenir.

*XCV

La marque d'un mérite extraordinaire est

1. *Var.* On a autant de sujet de se plaindre de ceux qui nous apprennent à nous connoître nous-mêmes qu'en eut ce fou d'Athènes de se plaindre du médecin qui l'avoit guéri de l'opinion d'être riche (1665 — n° 104).

de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

*XCVI

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude que celui qui lui a fait du bien.

XCVII

On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit et le jugement étoient deux choses différentes : le jugement n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit. Cette lumière pénètre le fond des choses; elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer et aperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'étendue de la lumière de l'esprit qui produit tous les effets qu'on attribue au jugement [1].

---

1. *Var.* Le jugement n'est autre chose que la grandeur de la lumière de l'esprit ; son étendue est la mesure de sa lumière, sa profondeur est celle qui pénètre le fond des choses, son discernement les compare et les distingue, sa justesse ne voit que ce qu'il faut voir, sa droiture les prend toujours par le bon biais, sa délicatesse aperçoit celles qui paroissent imperceptibles, et le jugement décide ce que les choses sont ; si on l'examine bien, on trouvera que toutes ces qualités ne sont autre chose

*XCVIII

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

XCIX

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates [1].

C

La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable [2].

CI

Il arrive souvent que des choses se présentent

---

que la grandeur de l'esprit, lequel, voyant tout, rencontre dans la plénitude de ses lumières tous les avantages dont nous venons de parler (1665 — n° 107).

1. *Var.* La politesse de l'esprit est un tour par lequel il pense toujours des choses honnêtes et délicates (1665 — n° 99).

2. *Var.* La galanterie de l'esprit est un tour de l'esprit, par lequel il entre dans les choses les plus flatteuses, c'est-à-dire celles qui sont le plus capables de plaire aux autres (1665 — n° 110).

plus achevées à notre esprit qu'il ne les pourroit faire avec beaucoup d'art[1].

CII

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

CIII

Tous ceux qui connoissent leur esprit ne connoissent pas leur cœur[2].

CIV

Les hommes et les affaires ont leur point de perspective. Il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger et d'autres dont on ne juge jamais si bien que quand on en est éloigné[3].

CV

Celui-là n'est pas raisonnable, à qui le hasard

---

1. *Var.* Il y a des jolies choses que l'esprit ne cherche point et qu'il trouve toutes achevées en lui-même ; il semble qu'elles y soient cachées comme l'or et les diamants dans le sein de la terre (1665 — nº 111).

2. *Var.* Bien des gens connoissent leur esprit, qui ne connoissent pas leur cœur (1665 — nº 113).

3. *Var.* Toutes les grandes choses ont leur point de perspective, comme les statues ; il y en a..., etc. (1665 — nº 114).

fait trouver la raison; mais celui qui la connoît, qui la discerne, et qui la goûte.

CVI

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail et comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites.

CVII

C'est une espèce de coquetterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais.

CVIII

L'esprit ne saurait jouer longtemps le personnage du cœur.

CIX

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang et la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance.

CX

On ne donne rien si libéralement que ses conseils [1].

---

1. *Var.* Il n'y a point de plaisir qu'on fasse plus volontiers à un ami que celui de lui donner conseil (1665 — nº 117).

CXI

Plus on aime une maîtresse, plus on est près de la haïr.

CXII

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

CXIII

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.

CXIV

On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis et trahi par ses amis et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

CXV

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

CXVI

Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui

qui en demande paroît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens et à le rendre garant de sa conduite; et celui qui conseille paye la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son propre intérêt ou sa gloire[1].

CXVII

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les pièges qu'on nous tend et l'on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

---

1. *Var.* Rien n'est plus divertissant que de voir deux hommes assemblés, l'un pour demander conseil et l'autre pour le donner : l'un paroît avec une déférence respectueuse et dit qu'il vient recevoir des instructions pour sa conduite, et son dessein, le plus souvent, est de faire approuver ses sentiments, et de rendre celui qu'il vient consulter garant de l'affaire qu'il lui propose. Celui qui conseille paye d'abord la confiance de son ami des marques d'un zèle ardent et désintéressé et il cherche en même temps, dans ses propres intérêts, des règles de conseiller ; de sorte que son conseil lui est bien plus propre qu'à celui qui le reçoit (1665 — nº 118).

CXVIII

L'intention de ne jamais tromper nous expose à être souvent trompés.

CXIX

Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes [1].

CXX

L'on fait plus souvent des trahisons par foiblesse que par un dessein formé de trahir.

CXXI

On fait souvent du bien pour pouvoir impunément faire du mal.

CXXII

Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur foiblesse que par notre force.

---

1. *Var.* La coutume que nous avons de nous déguiser aux autres, pour acquérir leur estime, fait qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes (1665 — n° 123).

CXXIII

On n'auroit guère de plaisir si on ne se flattoit jamais.

*CXXIV

Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les finesses pour s'en servir en quelque grande occasion et pour quelque grand intérêt.

CXXV

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre.

CXXVI

Les finesses et les trahisons ne viennent que du manque d'habileté [1].

*CXXVII

Le vrai moyen d'être trompé c'est de se croire plus fin que les autres [2].

1. *Var.* Si on était toujours assez habile, on ne feroit jamais de finesses ni de trahisons (1665 — nº 128).
2. *Var.* On est fort sujet à être trompé quand on croit être plus fin que les autres (1665 — nº 129).

CXXVIII

La trop grande subtilité est une fausse délicatesse et la véritable délicatesse est une solide subtilité.

CXXIX

Il suffit quelquefois d'être grossier pour n'être pas trompé par un habile homme.

CXXX

La foiblesse est le seul défaut que l'on ne sauroit corriger.

*CXXXI

Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour.

CXXXII

Il est plus aisé d'être sage pour les autres, que de l'être pour soi-même.

CXXXIII

Les seules bonnes copies sont celles qui nous font voir le ridicule des méchants originaux [1].

*CXXXIV

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir.

CXXXV

On est quelquefois aussi différent de soi-même que des autres.

CXXXVI

Il y a des gens qui n'auroient jamais été amoureux s'ils n'avoient jamais entendu parler de l'amour.

CXXXVII

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler [2].

---

1. *Var.* Dans l'édition de 1666, qui est celle où cette réflexion a paru pour la première fois, on lit *des excellents originaux*, au lieu de *des méchants originaux*.
2. *Var.* Quand la vanité ne fait point parler on n'a pas envie de dire grand'chose (1665 — n° 139).

CXXXVIII

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

CXXXIX

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paroissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, au même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire; au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

*CXL

Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

CXLI

Nous nous vantons souvent de ne nous point ennuyer et nous sommes si glorieux que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie [1].

CXLII

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

*CXLIII

C'est plutôt par l'estime de nos propres sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres, que par l'estime de leur mérite; et nous voulons nous attirer des louanges, lorsqu'il semble que nous leur en donnons [2].

---

1. *Var.* On se vante souvent mal à propos de ne se point ennuyer et l'homme est si glorieux qu'il ne veut pas se trouver de mauvaise compagnie (1665 — n° 143).

2. *Var.* C'est plutôt par l'estime de nos sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres que par leur mérite ; et nous nous louons, en effet, lorsqu'il semble que nous leur donnons des louanges (1665 — n° 146).

CXLIV

On n'aime point à louer et on ne loue jamais personne sans intérêt. La louange est une flatterie habile, cachée et délicate qui satisfait différemment celui qui la donne et celui qui la reçoit : l'un la prend comme une récompense de son mérite; l'autre la donne pour faire remarquer son équité et son discernement.

CXLV

Nous choisissons souvent des louanges empoisonnées qui font voir par contre-coup, en ceux que nous louons, des défauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte.

CXLVI

On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

CXLVII

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit.

CXLVIII

Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent.

CXLIX

Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois [1].

CL

Le désir de mériter les louanges qu'on nous donne fortifie notre vertu et celles que l'on donne à l'esprit, à la valeur et à la beauté, contribuent à les augmenter [2].

*CLI

Il est plus difficile de s'empêcher d'être gouverné que de gouverner les autres.

CLII

Si nous ne nous flattions pas nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire.

---

1. *Var.* La modestie qui semble refuser les louanges n'est en effet qu'un désir d'en avoir de plus délicates (1665 — nº 147).

2. *Var.* L'approbation que l'on donne à l'esprit, à la beauté et à la valeur, les augmente, les perfectionne et leur fait faire de plus grands effets qu'ils n'auroient été capables de faire d'eux-mêmes (1665 — nº 156).

CLIII

La nature fait le mérite et la fortune le met en œuvre.

CLIV

La fortune nous corrige de plusieurs défauts que la raison ne sauroit corriger.

*CLV

Il y a des gens dégoûtants avec du mérite et d'autres qui plaisent avec des défauts[1].

CLVI

Il y a des gens dont tout le mérite consiste à dire et à faire des sottises utilement et qui gâteroient tout s'ils changeoient de conduite.

*CLVII

La gloire des grands hommes se doit tou-

---

1. *Var.* Comme il y a de bonnes viandes qui affadissent le cœur, il y a un mérite fade et des personnes qui dégoûtent avec des qualités bonnes et estimables (1665 — n° 162).

jours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.

CLVIII

La flatterie est une fausse monnoie qui n'a de cours que par notre vanité.

CLIX

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il en faut avoir l'économie.

CLX

Quelque éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein [1].

CLXI

Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions et les desseins si on en veut tirer tous les effets qu'elles peuvent produire.

---

1. *Var.* On se mécompte toujours dans le jugement que l'on fait de nos actions, quand elles sont plus grandes que nos desseins (1665 — n° 167).

CLXII

L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

CLXIII

Il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules et dont les raisons cachées sont très sages et très solides[1].

*CLXIV

Il est plus facile de paroître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

CLXV

Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens et notre étoile celle du public.

CLXVI

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

---

1. *Var.* Il y a une infinité de conduites qui ont un ridicule apparent et qui sont, dans leurs raisons cachées, très sages et très solides (1665 — n° 170).

CLXVII

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité.

*CLXVIII

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

CLXIX

Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur[1].

CLXX

Il est difficile de juger si un procédé net, sincère et honnête, est un effet de probité ou d'habileté[2].

---

1. *Var.* Pendant que la paresse et la timidité ont seules le mérite de nous tenir dans notre devoir, notre vertu en a tout l'honneur (1665 — nº 177).

2. *Var.* Il n'y a personne qui sache si un procédé net sincère et honnête est plutôt un effet de probité que d'habileté (1665 — nº 178).

CLXXI

Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer.

CLXXII

Si on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

*CLXXIII

Il y a diverses sortes de curiosités : l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile, et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent[1].

CLXXIV

Il vaut mieux employer notre esprit à sup-

---

1. *Var.* La curiosité n'est pas, comme l'on croit, un simple amour de la nouveauté ; il y en a une d'intérêt qui fait que nous voulons savoir les choses pour nous en prévaloir ; il y en a une autre d'orgueil qui nous donne envie d'être au-dessus de ceux qui ignorent les choses et de n'être pas au-dessous de ceux qui les savent (1665 — n° 182).

porter les infortunes qui nous arrivent qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

CLXXV

La constance en amour est une inconstance perpétuelle qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre; de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet.

CLXXVI

Il y a deux sortes de constance en amour : l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer et l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'être constant.

*CLXXVII

La persévérance n'est digne ni de blâme ni de louange, parce qu'elle n'est que la durée des goûts et des sentiments qu'on ne s'ôte et qu'on ne se donne point.

CLXXVIII

Ce qui nous fait aimer les nouvelles connois-

sances n'est pas tant la lassitude que nous avons des vieilles, ou le plaisir de changer, que le dégoût de n'être pas assez admirés de ceux qui nous connoissent trop et l'espérance de l'être davantage de ceux qui ne nous connoissent pas tant.

CLXXIX

Nous nous plaignons quelquefois légèrement de nos amis pour justifier par avance notre légèreté.

CLXXX

Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver.

CLXXXI

Il y a une inconstance qui vient de la légèreté de l'esprit ou de sa foiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui; et il y en a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses.

*CLXXXII

Les vices entrent dans la composition des

vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

*CLXXXIII

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

CLXXXIV

Nous avouons nos défauts, pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres[1].

*CLXXXV

Il y a des héros en mal comme en bien.

CLXXXVI

On ne méprise pas tous ceux qui ont des

1. *Var.* Nous avouons nos défauts afin qu'en donnant bonne opinion de la justice de notre esprit, nous réparions le tort qu'ils nous ont fait dans l'esprit des autres (1665 — n° 193). — Nous n'avouons jamais nos défauts que par vanité (1665 — n° 200).

vices, mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu[1].

CLXXXVII

Le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi utilement que les vices.

CLXXXVIII

La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps et, quoique l'on paroisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter que de tomber malade quand on se porte bien.

CLXXXIX

Il semble que la nature ait prescrit à chaque homme, dès sa naissance, des bornes pour les vertus et pour les vices.

CXC

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

---

1. *Var.* On peut haïr et mépriser les vices sans haïr ni mépriser les vicieux ; mais on a toujours du mépris pour ceux qui manquent de vertu (1665 — n° 195).

*CXCI

On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie comme des hôtes chez qui il faut successivement loger, et je doute que l'expérience nous les fît éviter, s'il nous étoit permis de faire deux fois le chemin.

CXCII

Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons.

CXCIII

Il y a des rechutes dans les maladies de l'âme comme dans celles du corps. Ce que nous prenons pour notre guérison n'est le plus souvent qu'un relâche ou un changement de mal.

CXCIV

Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps; quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paroît toujours et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

CXCV

Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice est que nous en avons plusieurs.

CXCVI

Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous [1].

CXCVII

Il y a des gens de qui l'on peut ne jamais croire du mal sans l'avoir vu, mais il n'y en a point en qui il nous doive surprendre en le voyant.

CXCVIII

Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres et quelquefois on loueroit moins monsieur le Prince et monsieur de Turenne si on ne les vouloit point blâmer tous deux [2].

1. *Var.* Quand il n'y a que nous qui savons nos crimes, ils sont bientôt oubliés (1665 — n° 207).

2. Dans la première édition (1665 — n° 149), cette réflexion et la 145[e] n'en faisaient qu'une seule et étaient

CXCIX

Le désir de paroître habile empêche souvent de le devenir.

*CC

La vertu n'iroit pas si loin si la vanité ne lui tenoit compagnie.

CCI

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.

CCII

Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes; les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connoissent parfaitement et les confessent.

---

comprises sous le même numéro. Dès la 2e édition (1666), La Rochefoucauld les sépara et les plaça dans l'ordre où elles sont aujourd'hui.

CCIII

Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien.

*CCIV

La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté[1].

*CCV

L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos.

CCVI

C'est être véritablement honnête homme que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.

CCVII

La folie nous suit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paroît sage c'est seulement

1. *Var.* Dans la première édition, la pensée se terminait ainsi : « C'est un attrait fin et délicat et une douceur déguisée » (1665 — nº 216).

parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune.

CCVIII

Il y a des gens niais qui se connoissent et qui emploient habilement leur niaiserie.

CCIX

Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit.

CCX

En vieillissant, on devient plus fou et plus sage.

*CCXI

Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles qu'on ne chante qu'un certain temps [1].

CCXII

La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont ou par leur fortune.

1. *Var.* Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles, que tout le monde chante un certain temps, quelque fades et dégoûtants qu'ils soient (1665 — nº 223).

CCXIII

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le désir de rendre notre vie commode et agréable et l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur si célèbre parmi les hommes.

CCXIV

La valeur est dans les simples soldats un métier périlleux qu'ils ont pris pour gagner leur vie.

CCXV

La parfaite valeur et la poltronnerie complète sont deux extrémités où l'on arrive rarement. L'espace qui est entre deux est vaste et contient toutes les autres espèces de courage. Il n'y a pas moins de différence entre elles qu'entre les visages et les humeurs. Il y a des hommes qui s'exposent volontiers au commencement d'une action et qui se relâchent et se rebutent aisément par sa durée. Il y en a qui sont contents quand ils ont satisfait à l'honneur du monde et qui font fort peu de chose au delà. On en voit qui ne sont pas toujours également maîtres de leur peur. D'autres se laissent

quelquefois entraîner à des terreurs générales; d'autres vont à la charge parce qu'ils n'osent demeurer dans leurs postes. Il s'en trouve à qui l'habitude des moindres périls affermit le courage et les prépare à s'exposer à de plus grands. Il y en a qui sont braves à coups d'épée et qui craignent les coups de mousquet; d'autres sont assurés aux coups de mousquet et appréhendent de se battre à coups d'épée. Tous ces courages de différentes espèces conviennent en ce que la nuit augmentant la crainte et cachant les bonnes et les mauvaises actions, elle donne la liberté de se ménager. Il y a encore un autre ménagement plus général : car on ne voit point d'homme qui fasse tout ce qu'il seroit capable de faire dans une occasion s'il étoit assuré d'en revenir; de sorte qu'il est visible que la crainte de la mort ôte quelque chose de la valeur.

CCXVI

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on seroit capable de faire devant tout le monde[1].

---

1. *Var.* La pure valeur (s'il y en avoit) seroit de faire sans témoins, etc. (1665 — nº 229).

CCXVII

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles.

*CCXVIII

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

CCXIX

La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur, mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

CCXX

La vanité, la honte et surtout le tempé-

rament, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes[1].

CCXXI

On ne veut point perdre la vie et on veut acquérir de la gloire : ce qui fait que les braves ont plus d'adresse et d'esprit pour éviter la mort que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien.

CCXXII

Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connoître par où leur corps et leur esprit doivent défaillir.

*CCXXIII

Il est de la reconnoissance comme de la bonne foi des marchands : elle entretient le commerce et nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.

1. Dans la première édition, La Rochefoucauld n'avait pas étendu ce raisonnement à la vertu des femmes.

CCXXIV

Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de la reconnoissance ne peuvent pas pour cela se flatter d'être reconnoissants.

CCXXV

Ce qui fait le mécompte dans la reconnoissance qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne et l'orgueil de celui qui reçoit ne peuvent convenir du bienfait.

CCXXVI

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

CCXXVII

Les gens heureux ne se corrigent guère; ils croient toujours avoir raison quand la fortune soutient leur mauvaise conduite.

CCXXVIII

L'orgueil ne veut pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer.

CCXXIX

Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait[1].

CCXXX

Rien n'est si contagieux que l'exemple et nous ne faisons jamais de grands biens ni de grands maux qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation et les mauvaises par la malignité de notre nature que la honte retenait prisonnière et que l'exemple met en liberté.

CCXXXI

C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul.

CCXXXII

Quelque prétexte que nous donnions à nos

---

1. *Var.* Le bien qu'on nous a fait veut que nous respections le mal que l'on nous a fait après (1665 — nº 243). — Le bien que nous avons reçu veut que nous respections le mal qu'on nous fait (1666 — 1671 — 1675 — nº 229).

affections, ce n'est souvent que l'intérêt et la vanité qui les causent.

CCXXXIII

Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes; nous regrettons la bonne opinion qu'elle avoit de nous; nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération. Ainsi, les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivants. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie, à cause que dans ces sortes d'afflictions on se trompe soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde: c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avoient en effet, elles ne cessent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soupirs; elles prennent un personnage lugubre et travaillent à persuader, par toutes leurs actions, que leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste et fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses. Comme leur sexe leur ferme tous les chemins qui mènent à la gloire,

elles s'efforcent de se rendre célèbres par la montre d'une inconsolable affliction. Il y a encore une autre espèce de larmes qui n'ont que de petites sources qui coulent et se tarissent facilement. On pleure pour avoir la réputation d'être tendre; on pleure pour être plaint; on pleure pour être pleuré; enfin on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas.

CCXXXIV

C'est plus souvent par orgueil que par défaut de lumières qu'on s'oppose avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus suivies : on trouve les premières places prises dans le bon parti et on ne veut point des dernières.

CCXXXV

Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux.

CCXXXVI

Il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté et qu'il s'oublie lui-même lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant, c'est prendre le chemin le plus

assuré pour arriver à ses fins; c'est prêter à usure, sous prétexte de donner : c'est enfin s'acquérir tout le monde par un moyen subtil et délicat[1].

*CCXXXVII

Nul ne mérite d'être loué de sa bonté s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté n'est, le plus souvent, qu'une paresse ou une impuissance de la volonté.

*CCXXXVIII

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien.

---

1. *Var.* Qui considérera superficiellement tous les effets de la bonté qui nous fait sortir hors de nous-mêmes et qui nous immole continuellement à l'avantage de tout le monde, sera tenté de croire que, lorsqu'elle agit, l'amour-propre s'oublie et s'abandonne lui-même ou se laisse dépouiller et appauvrir sans s'en apercevoir. De sorte qu'il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté : cependant, c'est le plus utile de tous les moyens dont l'amour-propre se sert pour arriver à ses fins ; c'est un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche et plus abondant, c'est un désintéressement qu'il met à une furieuse usure, c'est enfin un ressort délicat avec lequel il réunit, il dispose et tourne tous les hommes en sa faveur (1665 — n° 250).

LIBRARY
WAYNE STATE COLLEGE
WAYNE, NEBRASKA

CCXXXIX

Rien ne flatte plus notre orgueil que la confiance des grands, parce que nous la regardons comme un effet de notre mérite, sans considérer qu'elle ne vient le plus souvent que de vanité ou d'impuissance de garder le secret [1].

CCXL

On peut dire de l'agrément séparé de la beauté que c'est une symétrie dont on ne sait point les règles et un rapport secret des traits ensemble et des traits avec les couleurs et l'air de la personne.

---

1. *Var.* Rien ne nous plaît tant que la confiance des grands et des personnes considérables par leurs emplois, par leur esprit, ou par leur mérite ; elle nous fait sentir un plaisir exquis et élève merveilleusement notre orgueil parce que nous la regardons comme un effet de notre fidélité ; cependant, nous serions remplis de confusion si nous considérions l'imperfection et la bassesse de sa naissance, car elle vient de la vanité, de l'envie de parler et de l'impuissance de retenir le secret : de sorte qu'on peut dire que la confiance est comme un relâchement de l'âme causé par le nombre et par le poids des choses dont elle est pleine (1665 — n° 255).

CCXLI

La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes; mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison[1].

CCXLII

On incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

CCXLIII

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

CCXLIV

La souveraine habileté consiste à bien connoître le prix des choses.

---

1. *Var*. La coquetterie est le fond et l'humeur de toutes les femmes ; mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par leur tempérament et par leur raison (1665 — n° 262).

CCXLV

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté [1].

CCXLVI

Ce qui paroît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands [2].

*CCXLVII

La fidélité qui paroît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance : c'est un moyen de nous élever au-dessus des autres et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes [3].

---

1. *Var.* Le plus grand art d'un habile homme est celui de savoir cacher son habileté (1665 — n° 267).

2. *Var.* La générosité est un industrieux emploi du désintéressement pour aller plus tôt à un grand intérêt (1665 — n° 268).

3. *Var.* La fidélité est une invention rare de l'amour-propre, par laquelle l'homme, s'érigeant en dépositaire des choses précieuses, se rend lui-même infiniment précieux ; de tous les trafics de l'amour-propre, c'est celui où il fait le moins d'avances et de plus grands profits ; c'est un raffinement de sa politique avec lequel il engage les hommes par leurs biens, par leur honneur,

CCXLVIII

La magnanimité méprise tout pour avoir tout.

CCXLIX

Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles[1].

CCL

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut.

*CCLI

Il y a des personnes à qui les défauts siéent bien et d'autres qui sont disgraciées avec leurs bonnes qualités.

---

par leur liberté et par leur vie, qu'ils sont forcés de confier en quelques occasions, à élever l'homme fidèle au-dessus de tout le monde (1665 — nº 269).

1. *Var.* Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix que dans le choix des paroles (1665 — nº 272). — Il y a une éloquence dans les yeux et dans l'air de la personne qui ne persuade pas moins que celle de la parole (1665 — nº 274).

CCLII

Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations.

*CCLIII

L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices [1].

CCLIV

L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre les autres. C'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever et, bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité [2].

---

1. *Var.* L'intérêt donne toutes sortes de vertus et de vices (1665 — n° 276).

2. *Var.* L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission que nous employons pour soumettre effectivement tout le monde ; c'est un mouvement de l'orgueil par lequel il s'abaisse devant les hommes pour s'élever sur eux ; c'est un déguisement, et son premier stratagème ; mais, quoique ses changements soient presque infinis et qu'il soit admirable sous toutes sortes de

CCLV

Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent [1].

CCLVI

Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur pour paroître ce qu'il

---

figures, il faut avouer néanmoins qu'il n'est jamais si rare ni si extraordinaire que lorsqu'il se cache sous la forme et sous l'habit de l'humilité : car alors on le voit, les yeux baissés, dans une contenance modeste et reposée ; toutes ses paroles sont douces et respectueuses, pleines d'estime pour les autres et de dédain pour lui-même. Si on l'en veut croire, il est indigne de tous les honneurs, il n'est capable d'aucun emploi, il ne reçoit les charges où on l'élève que comme un effet de la bonté des hommes et de la faveur aveugle de la fortune. C'est l'orgueil qui joue tous les personnages que l'on prend pour l'humilité (1665 — n° 277).

1. *Var.* Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, un geste et des mines qui leur sont propres ; ce rapport, bon ou mauvais, fait les bons ou les mauvais comédiens et c'est ce qui fait aussi que les personnes plaisent ou déplaisent (1665 — n° 278).

veut qu'on le croie. Ainsi, on peut dire que le monde n'est composé que de mines [1].

*CCLVII

La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

*CCLVIII

Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit.

CCLIX

Le plaisir de l'amour est d'aimer et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne.

*CCLX

La civilité est un désir d'en recevoir et d'être estimé poli.

---

1. *Var.* Dans toutes les professions et dans tous les arts, chacun se fait une mine et un extérieur qu'il met en la place de la chose dont il veut avoir le mérite ; de sorte que tout le monde n'est composé que de mines et c'est inutilement que nous travaillons à y trouver rien de réel (1665 — n° 270).

*CCLXI

L'éducation que l'on donne d'ordinaire aux jeunes gens est un second amour-propre qu'on leur inspire.

*CCLXII

Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien.

*CCLXIII

Ce qu'on nomme libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons [1].

*CCLXIV

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'est une habile prévoyance des malheurs où nous

---

1. *Var.* Il n'y a point de libéralité ; ce n'est que la vanité de donner que nous aimons mieux que ce que nous donnons (1665 — nº 280).

pouvons tomber. Nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions; et ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance.

CCLXV

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté et nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons[1].

CCLXVI

C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse; elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus.

CCLXVII

La promptitude à croire le mal sans l'avoir

---

1. La seconde partie de cette réflexion se trouve répétée deux fois dans la première édition (n^{os} 257, 288).

assez examiné est un effet de l'orgueil et de la paresse. On veut trouver des coupables et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

CCLXVIII

Nous récusons des juges pour les plus petits intérêts et nous voulons bien que notre réputation et notre gloire dépendent du jugement des hommes qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie ou par leur préoccupation, ou par leur peu de lumières et ce n'est que pour les faire prononcer en notre faveur que nous exposons en tant de manières notre repos et notre vie[1].

CCLXIC

Il n'y a guère d'homme assez habile pour connaître tout le mal qu'il fait.

---

1. *Var.* Nous récusons tous les jours des juges pour les plus petits intérêts et nous faisons dépendre notre gloire et notre réputation, qui sont les plus grands biens du monde, du jugement des hommes qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur malignité, ou par leur préoccupation, ou par leur sottise ; et c'est pour obtenir d'eux un arrêt en notre faveur que nous exposons notre repos et notre vie en cent manières et que nous la condamnons à une infinité de soucis, de peines et de travaux (1665 — nº 292).

CCLXX

L'honneur acquis est caution de celui qu'on doit acquérir.

*CCLXXI

La jeunesse est une ivresse continuelle; c'est la fièvre de la raison[1].

CCLXXII

Rien ne devroit plus humilier les hommes qui ont mérité de grandes louanges que le soin qu'ils prennent encore de se faire valoir par de petites choses.

CCLXXIII

Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont pour tout mérite que les vices qui servent au commerce de la vie.

CCLXXIV

La grâce de la nouveauté est à l'amour ce

---

1. *Var.* La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la santé, c'est la folie de la raison (1665 — n° 295).

que la fleur est sur les fruits : elle y donne un lustre qui s'efface aisément et qui ne revient jamais.

*CCLXXV

Le bon naturel, qui se vante d'être si sensible, est souvent étouffé par le moindre intérêt.

CCLXXVI

L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

CCLXXVII

Les femmes croient souvent aimer encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées et la peine de refuser leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie.

CCLXXVIII

Ce qui fait que l'on est souvent mécontent de ceux qui négocient est qu'ils abandonnent

presque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du succès de la négociation qui devient le leur, par l'honneur d'avoir réussi à ce qu'ils avoient entrepris.

CCLXXIX

Quand nous exagérons la tendresse que nos amis ont pour nous, c'est souvent moins par reconnaissance que par le désir de faire juger de notre mérite.

CCLXXX

L'approbation que l'on donne à ceux qui entrent dans le monde vient souvent de l'envie secrète que l'on porte à ceux qui y sont établis.

CCLXXXI

L'orgueil qui nous inspire tant d'envie nous sert souvent aussi à la modérer.

CCLXXXII

Il y a des faussetés déguisées qui représentent si bien la vérité que ce serait mal juger que de ne s'y pas laisser tromper.

CCLXXXIII

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil qu'à se bien conseiller soi-même.

CCLXXXIV

Il y a des méchants qui seroient moins dangereux s'ils n'avoient aucune bonté.

*CCLXXXV

La magnanimité est assez définie par son nom, néanmoins on pourroit dire que c'est le bon sens de l'orgueil et la voie la plus noble pour recevoir des louanges.

CCLXXXVI

Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer.

CCLXXXVII

Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédients sur une

même affaire, que c'est le défaut de lumières qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur.

CCLXXXVIII

Il y a des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent en certains temps et la grande habileté consiste à connoître quand il est dangereux d'en user [1].

CCLXXXIX

La simplicité affectée est une imposture délicate.

CCXC

Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit.

*CCXCI

Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits.

---

1. *Var.* Il est des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent et on peut dire que la grande habileté consiste à savoir connoître les temps où il est dangereux d'en faire (1665 — n° 316).

CCXCII

On peut dire de l'humeur des hommes, comme de la plupart des bâtiments, qu'elle a diverses faces : les unes agréables et les autres désagréables.

*CCXCIII

La modération ne peut avoir le mérite de combattre l'ambition et de la soumettre : elles ne se trouvent jamais ensemble. La modération est la langueur et la paresse de l'âme, comme l'ambition en est l'activité et l'ardeur[1].

CCXCIV

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

---

1. *Var.* La modération dans la plupart des hommes n'a garde de combattre et de soumettre l'ambition puisqu'elles ne se peuvent trouver ensemble ; la modération n'étant d'ordinaire qu'une paresse, une langueur et un manque de courage ; de manière qu'on peut justement dire à leur égard, que la modération est une bassesse de l'âme, comme l'ambition en est l'élévation (1665 — nº 17).

CCXCV

Il s'en faut bien que nous ne connoissions toutes nos volontés [1].

CCXCVI

Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point; mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

CCXCVII

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire

---

1. *Var.* Comment peut-on répondre de ce qu'on voudra à l'avenir puisque l'on ne sait pas précisément ce que l'on veut dans le temps présent ? (1665 — n° 74.)

Dans le temps où La Rochefoucauld écrivait et il y a peu d'années encore, lorsque après *il s'en faut* il n'y avait point d'adverbe ou qu'il y en avait un autre que *peu*, on pouvait indifféremment employer ou retrancher *ne*. Aujourd'hui, la langue est fixée sur ce point : et toutes les fois que le verbe *il s'en faut* n'est accompagné ni d'une négation ni de quelques mots qui aient un sens négatif, tels que *peu*, *guère*, *presque*, *rien*, etc., la proposition subordonnée s'emploie sans la négative *ne*. Tous les éditeurs se sont permis de corriger cette faute, qui se retrouve plusieurs fois dans l'ouvrage.

et réglé, qui meut et qui tourne imperceptiblement notre volonté. Elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous : de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions sans que nous le puissions connoître[1].

CCXCVIII

La reconnoissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits.

CCXCIX

Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations : beaucoup de gens ont de la reconnaissance pour les mé-

1. *Var.* Nous ne nous apercevons que des emportements et des mouvements extraordinaires de nos humeurs et de notre tempérament, comme de la violence de la colère ; mais personne quasi ne s'aperçoit que ses humeurs ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et tourne doucement et imperceptiblement notre volonté à des actions différentes ; elles roulent ensemble, s'il faut ainsi dire, et exercent successivement un empire secret en nous-mêmes : de sorte qu'elles ont une part considérable en toutes nos actions, sans que nous le puissions reconnoître (1665 — n° 48).

diocres, mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

CCC

Il y a des folies qui se prennent comme les maladies contagieuses.

CCCI

Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

CCCII

Ce n'est d'ordinaire que dans de petits intérêts où nous prenons le hasard de ne pas croire aux apparences.

CCCIII

Quelque bien qu'on nous dise de nous on ne nous apprend rien de nouveau.

CCCIV

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous

ennuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

CCCV

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes, mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

CCCVI

On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien.

*CCCVII

Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même qu'il est ridicule de l'être avec les autres.

CCCVIII

On a fait une vertu de la modération, pour borner l'ambition des grands hommes et pour consoler les gens médiocres de leur peu de fortune et de leur peu de mérite.

CCCIX

Il y a des gens destinés à être sots qui ne

font pas seulement des sottises par leur choix mais que la fortune même contraint d'en faire.

*CCCX

Il arrive quelquefois des accidents dans la vie d'où il faut être un peu fou pour se bien tirer.

CCCXI

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a jamais bien cherché.

*CCCXII

Ce qui fait que les amants et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.

CCCXIII

Pourquoi faut-il que nous ayons assez de mémoire pour retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une même personne?

CCCXIV

L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

CCCXV

Ce qui nous empêche d'ordinaire de faire voir le fond de notre cœur à nos amis n'est pas tant la défiance que nous avons d'eux que celle que nous avons de nous-mêmes.

CCCXVI

Les personnes foibles ne peuvent être sincères.

*CCXVII

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats; mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

CCCXVIII

On trouve des moyens pour guérir de la

folie mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers.

*CCCXIX

On se sauroit conserver longtemps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

CCCXX

Louer les princes de la vertu qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures.

CCCXXI

Nous sommes plus près d'aimer ceux qui nous haïssent que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons.

CCCXXII

Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés.

*CCCXXIII

Notre sagesse n'est pas moins à la merci de la fortune que nos biens.

CCCXXIV

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

CCCXXV

Nous nous consolons souvent par foiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler.

*CCCXXVI

Le ridicule déshonore plus que le déshonneur.

*CCCXXVII

Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

CCCXXVIII

L'envie est plus irréconciliable que la haine.

CCCXXIX

On croit quelquefois haïr la flatterie, mais on ne hait que la manière de flatter.

CCCXXX

On pardonne tant que l'on aime.

CCCXXXI

Il est plus difficile d'être fidèle à sa maîtresse quand on est heureux que quand on en est maltraité.

*CCCXXXII

Les femmes ne connoissent pas toute leur coquetterie.

CCCXXXIII

Les femmes n'ont point de sévérité complète sans aversion.

*CCCXXXIV

Les femmes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leur passion.

CCCXXXV

Dans l'amour, la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance.

*CCCXXXVI

Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie.

CCCXXXVII

Il est de certaines bonnes qualités comme des sens : ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.

*CCCXXXVIII

Lorsque notre haine est trop vive, elle nous met au-dessous de ceux que nous haïssons.

*CCCXXXIX

Nous ne ressentons nos biens et nos maux qu'à proportion de notre amour-propre.

CCCXL

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.

CCCXLI

Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tiédeur des vieilles gens.

*CCCXLII

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

*CCCXLIII

Pour être un grand homme, il faut savoir profiter de toute sa fortune.

CCCXLIV

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir[1].

CCCXLV

Les occasions nous font connaître aux autres et encore plus à nous-mêmes.

---

1. *Var.* Chaque talent dans les hommes, de même que chaque arbre, a ses propriétés et ses effets qui lui sont tous particuliers (1665 — nº 128).

*CCCXLVI

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes si le tempérament n'en est d'accord.

CCCXLVII

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

*CCCXLVIII

Quand on aime, on doute souvent de ce que l'on croit le plus.

CCCXLIX

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie.

CCCL

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

CCCLI

On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.

CCCLII

On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer.

CCCLIII

Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.

CCCLIV

Il y a de certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même.

CCCLV

On perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé et d'autres dont on est affligé, et qu'on ne regrette guère.

*CCCLVI

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

CCCLVII

Les petits esprits sont trop blessés des petites choses; les grands esprits les voient toutes et n'en sont point blessés.

CCCLVIII

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes : sans elle nous conservons tous nos défauts et ils sont seulement couverts par l'orgueil qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

CCCLIX

Les infidélités devroient éteindre l'amour et il ne faudroit point être jaloux quand on a sujet de l'être. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles.

*CCCLX

On se décrie beaucoup plus auprès de nous par les moindres infidélités qu'on nous fait que par les plus grandes qu'on fait aux autres.

CCCLXI

La jalousie naît toujours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

CCCLXII

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amants pour les avoir aimés que pour paroître plus dignes d'être aimées.

CCCLXIII

Les violences qu'on nous fait nous font souvent moins de peine que celles que nous nous faisons à nous-mêmes.

CCCLXIV

On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme mais on ne sait pas assez qu'on devrait encore moins parler de soi.

CCCLXV

Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts quand elles sont naturelles, et d'autres

qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de notre bien et de notre confiance et il faut au contraire que la nature nous donne la bonté et la valeur.

CCCLXVI

Quelque défiance que nous ayons de la sincérité de ceux qui nous parlent, nous croyons toujours qu'ils nous disent plus vrai qu'aux autres.

*CCCLXVII

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier.

CCCLXVIII

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas.

CCCLXIX

Les violences qu'on se fait pour s'empêcher d'aimer sont souvent plus cruelles que les rigueurs de ce qu'on aime.

CCCLXX

Il n'y a guère de poltrons qui connoissent toujours toute leur peur.

CCCLXXI

C'est presque toujours la faute de celui qui aime de ne pas connoître quand on cesse de l'aimer.

CCCLXXII

La plupart des jeunes gens croient être naturels lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

CCCLXXIII

Il y a de certaines larmes qui nous trompent souvent nous-mêmes après avoir trompé les autres.

CCCLXXIV

Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle on est bien trompé.

CCCLXXV

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

CCCLXXVI

L'envie est détruite par la véritable amitié et la coquetterie par le véritable amour.

CCCLXXVII

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer.

CCCLXXVIII

On donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite.

CCCLXXIX

Quand notre mérite baisse, notre goût baisse aussi.

CCCLXXX

La fortune fait paroître nos vertus et nos vices comme la lumière fait paroître les objets.

CCCLXXXI

La violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

CCCLXXXII

Nos actions sont commes les bouts-rimés que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît.

CCCLXXXIII

L'envie de parler de nous, et de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer, fait une grande partie de notre sincérité.

CCCLXXXIV

On ne devroit s'étonner que de pouvoir encore s'étonner.

CCCLXXXV

On est presque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour et quand on n'en a plus guère.

CCCLXXXVI

Il n'y a point de gens qui aient plus souvent tort que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir.

CCCLXXXVII

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

CCCLXXXVIII

Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

*CCCLXXXIX

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

*CCCXC

On renonce plus aisément à son intérêt qu'à son goût.

CCCXCI

La fortune ne paroît jamais si aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien.

CCCXCII

Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

CCCXCIII

L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée, mais il ne se perd jamais à la cour.

CCCXCIV

On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

CCCXCV

On est quelquefois moins malheureux d'être trompé de ce qu'on aime, que d'en être détrompé.

CCCXCVI

On garde longtemps son premier amant quand on n'en prend point de second.

CCCXCVII

Nous n'avons pas le courage de dire, en général, que nous n'avons point de défauts et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités, mais, en détail, nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

*CCCXCVIII

De tous nos défauts, celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord, c'est de la paresse : nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles et que, sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions.

CCCXCIX

Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses; c'est un prix que nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes; c'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes et c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au-dessus d'eux que la naissance, les dignités et le mérite même.

CCCC

Il y a du mérite sans élévation, mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite.

CCCCI

L'élévation est au mérite ce que la parure est aux belles personnes.

CCCCII

Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour.

CCCCIII

La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever et il y a des gens incommodes dont le mérite seroit mal récompensé si on ne vouloit acheter leur absence.

*CCCCIV

Il semble que la nature ait caché dans le fond de notre esprit des talents et une habileté que nous ne connoissons pas ; les passions

seules ont le droit de les mettre au jour et de nous donner quelquefois des vues plus certaines et plus achevées que l'art ne sauroit faire.

CCCCV

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie et nous y manquons souvent d'expérience malgré le nombre des années.

CCCCVI

Les coquettes se font honneur d'être jalouses de leurs amants pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes.

CCCCVII

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses ne nous paroissent aussi ridicules que nous nous le paroissons à nous-mêmes quand les finesses des autres nous ont attrapés.

*CCCCVIII

Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

CCCCIX

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions si le monde voyoit tous les motifs qui les produisent.

CCCCX

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens.

CCCCXI

On n'a guère de défauts qui ne soient plus pardonnables que les moyens dont on se sert pour les cacher.

CCCCXII

Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation.

*CCCCXIII

On ne plaît pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit[1].

---

1. *Var.* C'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit. *Var. indiquée par Brotier.*

CCCCXIV

Les fous et les sottes gens ne voient que par leur humeur.

CCCCXV

L'esprit nous sert quelquefois hardiment à faire des sottises.

CCCCXVI

La vivacité, qui augmente en vieillissant, ne va pas loin de la folie.

CCCCXVII

En amour, celui qui est guéri le premier est toujours le mieux guéri.

CCCCXVIII

Les jeunes femmes qui ne veulent point paroître coquettes et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part.

CCCCXIX

Nous pouvons paroître grands dans un emploi au-dessous de notre mérite, mais nous paraissons souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

CCCCXX

Nous croyons souvent avoir de la constance dans les malheurs lorsque nous n'avons que de l'abattement et nous les souffrons sans oser les regarder, comme les poltrons se laissent tuer, de peur de se défendre.

CCCCXXI

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

CCCCXXII

Toutes les passions nous font faire des fautes, mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules.

CCCCXXIII

Peu de gens savent être vieux.

CCCCXXIV

Nous nous faisons honneur des défauts opposés à ceux que nous avons; quand nous sommes foibles, nous nous vantons d'être opiniâtres.

CCCCXXV

La pénétration a un air de deviner qui flatte plus notre vanité que toutes les autres qualités de l'esprit.

*CCCCXXVI

La grâce de la nouveauté et la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous empêchent également de sentir les défauts de nos amis.

CCCCXXVII

La plupart des amis dégoûtent de l'amitié et la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion.

CCCCXXVIII

Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

CCCCXXIX

Les femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités.

CCCCXXX

Dans la vieillesse de l'amour, comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs.

CCCCXXXI

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paroître.

CCCCXXXII

C'est, en quelque sorte, se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.

CCCCXXXIII

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie.

CCCCXXXIV

Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que l'indifférence aux marques de leur amitié, mais on doit toujours de la sensibilité à leurs malheurs.

*CCCCXXXV

La fortune et l'humeur gouvernent le monde.

*CCCCXXXVI

Il est plus aisé de connoître l'homme en général, que de connoître un homme en particulier.

*CCCCXXXVII

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

CCCCXXXVIII

Il y a une certaine reconnoissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons reçus mais qui fait même que

nos amis nous doivent en leur payant ce que nous leur devons.

*CCCCXXXIX

Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur si nous connoissions parfaitement ce que nous désirons.

CCCCXL

Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti de l'amour.

CCCCXLI

Dans l'amitié, comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait.

CCCCXLII

Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.

CCCCXLIII

Les passions les plus violentes nous laissent

quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toujours.

CCCCXLIV

Les vieux fous sont plus fous que les jeunes.

CCCCXLV

La foiblesse est plus opposée à la vertu que le vice.

CCCCXLVI

Ce qui rend les douleurs de la honte et de la jalousie si aiguës, c'est que la vanité ne peut servir à les supporter.

*CCCCXLVII

La bienséance est la moindre de toutes les lois et la plus suivie.

CCCCXLVIII

Un esprit droit a moins de peine de se soumettre aux esprits de travers que de les conduire.

CCCCXLIX

Lorsque la fortune nous surprend en nous donnant une grande place, sans nous y avoir conduits par degrés ou sans que nous y soyons élevés par nos espérances, il est presque impossible de s'y bien soutenir et de paroître digne de l'occuper.

CCCCL

Notre orgueil s'augmente souvent de ce que nous retranchons de nos autres défauts.

CCCCLI

Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit.

*CCCCLII

Il n'y a point d'homme qui se croie, en chacune de ses qualités, au-dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus.

CCCCLIII

Dans les grandes affaires, on doit moins

s'appliquer à faire naître des occasions qu'à profiter de celles qui se présentent.

CCCCLIV

Il n'y a guère d'occasion où l'on fît un méchant marché de renoncer au bien qu'on dit de nous, à condition de n'en dire point de mal.

CCCCLV

Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus souvent grâce au faux mérite qu'il ne fait injustice au véritable.

CCCCLVI

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

CCCCLVII

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paroître ce que nous ne sommes pas.

CCCCLVIII

Nos ennemis approchent plus de la vérité

dans les jugements qu'ils font de nous que nous n'en approchons nous-mêmes.

CCCCLIX

Il y a plusieurs remèdes qui guérissent de l'amour, mais il n'y en a point d'infaillible.

CCCCLX

Il s'en faut bien que nous connoissions tout ce que nos passions nous font faire.

*CCCCLXI

La vieillesse est un tyran qui défend, sur peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse.

CCCCLXII

Le même orgueil qui nous fait blâmer les défauts dont nous nous croyons exempts nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

CCCCLXIII

Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à

plaindre les malheurs de nos ennemis; c'est pour leur faire sentir que nous sommes au-dessus d'eux, que nous leur donnons des marques de compassion.

CCCCLXIV

Il y a un excès de biens et de maux qui passe notre sensibilité.

CCCCCLXV

Il s'en faut bien que l'innocence trouve autant de protection que le crime.

CCCCLXVI

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour.

CCCCLXVII

La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.

*CCCCLXVIII

Il y a de méchantes qualités qui font de grands talents.

CCCCLXIX

On ne souhaite jamais ardemment ce qu'on ne souhaite que par raison.

*CCCCLXX

Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses, en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions.

*CCCCLXXI

Dans les premières passions, les femmes aiment l'amant, et dans les autres, elles aiment l'amour.

CCCCLXXII

L'orgueil a ses bizarreries comme les autres passions : on a honte d'avouer que l'on ait de la jalousie, et on se fait honneur d'en avoir eu et d'être capable d'en avoir.

CCCCLXXIII

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié.

*CCCCLXXIV

Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté.

CCCCLXXV

L'envie d'être plaint ou d'être admiré fait souvent la plus grande partie de notre confiance.

CCCCLXXVI

Notre envie dure toujours plus longtemps que le bonheur de ceux que nous envions.

CCCCLXXVII

La même fermeté qui sert à résister à l'amour sert aussi à le rendre violent et durable, et les personnes foibles, qui sont toujours agitées des passions, n'en sont presque jamais véritablement remplies.

CCCCLXXVIII

L'imagination ne sauroit inventer tant de

diverses contrariétés qu'il y en a naturellement dans le cœur de chaque personne.

*CCCCLXXIX

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une véritable douceur; celles qui paroissent douces n'ont ordinairement que de la foiblesse, qui se convertit aisément en aigreur.

CCCCLXXX

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

CCCCLXXXI

Rien n'est plus rare que la véritable bonté; ceux même qui croient en avoir n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la foiblesse.

CCCCLXXXII

L'esprit s'attache par paresse et par constance à ce qui lui est facile ou agréable. Cette habitude met toujours des bornes à nos

connoissances et jamais personne ne s'est donné la peine d'étendre et de conduire son esprit aussi loin qu'il pourroit aller.

CCCCLXXXIII

On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice.

CCCCLXXXIV

Quand on a le cœur encore agité par les restes d'une passion, on est plus près d'en prendre une nouvelle que quand on est entièrement guéri.

CCCCLXXXV

Ceux qui ont eu de grandes passions se trouvent toute leur vie heureux et malheureux d'en être guéris.

CCCCLXXXVI

Il y a encore plus de gens sans intérêt que sans envie.

CCCCLXXXVII

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps.

CCCCLXXXVIII

Le calme ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considérable dans la vie, que d'un arrangement commode ou désagréable de petites choses qui arrivent tous les jours.

*CCCCLXXXIX

Quelque méchants que soient les hommes, ils n'oseroient paroître ennemis de la vertu et lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.

CCCCXC

On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.

*CCCCXCI

L'extrême avarice se méprend presque toujours; il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but, ni sur qui le présent ait tant de pouvoir, au préjudice de l'avenir.

*CCCCXCII

L'avarice produit souvent des effets contraires : il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses et éloignées; d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présents.

CCCCXCIII

Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de défauts : ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualités singulières dont ils affectent de se parer et ils les cultivent avec tant de soin qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels qu'il ne dépend plus d'eux de corriger.

CCCCXCIV

Ce qui fait voir que les hommes connoissent

mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite : le même amour-propre, qui les aveugle d'ordinaire les éclaire alors, et leur donne des vues si justes qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent être condamnées.

*CCCCXCV

Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis : un air capable et composé se tourne d'ordinaire en impertinence.

CCCCXCVI

Les querelles ne dureroient pas longtemps si le tort n'étoit que d'un côté.

*CCCCXCVII

Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle, ni d'être belle sans être jeune.

CCCCXCVIII

Il y a des personnes si légères et si frivoles

qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

CCCCXCIX

On ne compte d'ordinaire la première galanterie des femmes que lorsqu'elles en ont une seconde.

D

Il y a des gens si remplis d'eux-mêmes que, lorsqu'ils sont amoureux, ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion sans l'être de la personne qu'ils aiment.

*DI

L'amour, tout agréable qu'il est, plaît encore plus par les manières dont il se montre que par lui-même.

DII

Peu d'esprit avec de la droiture ennuie moins à la longue que beaucoup d'esprit avec du travers.

DIII

La jalousie est le plus grand de tous les maux

et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

*DIV

Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. J'entends parler de ce mépris de la mort que les païens se vantent de tirer de leurs propres forces sans l'espérance d'une meilleure vie. Il y a différence entre souffrir la mort constamment et la mépriser. Le premier est assez ordinaire, mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit, néanmoins, tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal, et les hommes les plus foibles, aussi bien que les héros, ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion. Cependant, je doute que personne de bon sens l'ait jamais cru et la peine que l'on prend pour le persuader aux autres et à soi-même fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoût dans la vie, mais on n'a jamais raison de mépriser la mort. Ceux mêmes qui se la donnent volontairement ne la comptent pas pour si peu de chose, et ils s'en étonnent et la rejettent comme les autres lorsqu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont

choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillants hommes vient de ce que la mort se découvre différemment à leur imagination et y paroît plus présente en un temps qu'en un autre. Ainsi, il arrive qu'après avoir méprisé ce qu'ils ne connoissent pas, ils craignent enfin ce qu'ils connoissent. Il faut éviter de l'envisager avec toutes ses circonstances si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles et les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnêtes prétextes pour s'empêcher de la considérer, mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est trouve que c'est une chose épouvantable. La nécessité de mourir faisoit toute la constance des philosophes. Ils croyoient qu'il falloit aller de bonne grâce où l'on ne sauroit s'empêcher d'aller et, ne pouvant éterniser leur vie, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour éterniser leur réputation et sauver du naufrage ce qui en peut être garanti. Contentons-nous, pour faire bonne mine, de ne nous pas dire à nous-mêmes tout ce que nous en pensons, et espérons plus de notre tempérament que de ces foibles raisonnements qui nous font croire que nous pouvons approcher de la mort avec indifférence. La gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie et de ne

dépendre plus des caprices de la fortune, sont des remèdes qu'on ne doit pas rejeter. Mais on ne doit pas croire aussi qu'ils soient infaillibles. Ils font, pour nous assurer, ce qu'une simple haie fait souvent à la guerre pour assurer ceux qui doivent approcher d'un lieu d'où l'on tire : quand on en est éloigné, on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert; mais quand on en est proche, on trouve que c'est un foible secours. C'est nous flatter de croire que la mort nous paroisse de près ce que nous en avons jugé de loin, et que nos sentiments, qui ne sont que foiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connoître les effets de l'amour-propre, que de penser qu'il puisse nous aider à compter pour rien ce qui le doit nécessairement détruire, et la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop foible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle, au contraire, qui nous trahit le plus souvent et qui, au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux et de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux pour les arrêter sur d'autres objets. Caton et Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se contenta, il y a quelque temps, de danser sur

l'échafaud où il alloit être roué. Ainsi, bien que les motifs soient différents, ils produisent les mêmes effets, de sorte qu'il est vrai que, quelque disproportion qu'il y ait entre les grands hommes et les gens du commun, on a vu mille fois les uns et les autres recevoir la mort d'un même visage ; mais ç'a toujours été avec cette différence que, dans le mépris que les grands hommes font paroître pour la mort, c'est l'amour de la gloire qui leur en ôte la vue, et dans les gens du commun, ce n'est qu'un effet de leur peu de lumières qui les empêche de connoître la grandeur de leur mal et leur laisse la liberté de penser à autre chose.

PREMIER SUPPLÉMENT

PREMIER SUPPLÉMENT

PENSÉES

SUPPRIMÉES PAR L'AUTEUR

AVEC LA DATE DES ÉDITIONS

AVIS DE L'ÉDITEUR

La Rochefoucauld avait inséré dans les premières éditions plusieurs Maximes qu'il a successivement rejetées. Brotier en a compté cent vingt et une ; mais des recherches exactes nous ont appris que les nos 6, 49, 58, 59, 74, 75, 77, 85, 96, 118 et 121 des *Pensées*, rangées par Brotier sous le titre de *Premières pensées*, sont la répétition de celles comprises sous les nos 18, 31, 162, 177, 178, 223, 228, 251, 265 et 284 des *Réflexions morales* et qui, par conséquent, doivent être supprimées pour éviter un double emploi. Les autres Pensées que Brotier a placées sous le même titre, et qu'on ne retrouve point ici, ne sont que des Variantes. On les trouvera au bas du texte : les Maximes rejetées par

La Rochefoucauld se réduisent à soixante-quatre.

Nous reproduisons ici les deux Avis au Lecteur des éditions 1665 et 1666, qui ont été supprimés dans toutes les éditions publiées après la mort de l'auteur. Une lettre de La Rochefoucauld à Mme de Sablé semble prouver qu'il avait lui-même rédigé au moins une de ces Préfaces. Voici cette lettre : « Je vous « envoie une manière de Préface pour les « Maximes ; mais comme je la dois rendre « dans deux heures, je vous supplie très « humblement, madame, de me la renvoyer « par le même laquais qui vous porte ce billet. « Je vous demande aussi de me dire ce que « vous en trouvez. »

AVIS AU LECTEUR

DE L'ÉDITION DE 1665

Voici un portrait du cœur de l'homme que je donne au public, sous le nom de *Réflexions* ou *Maximes morales*. Il court fortune de ne plaire pas à tout le monde, parce qu'on trouvera peut-être qu'il ressemble trop et qu'il ne flatte pas assez. Il y a apparence que l'intention du peintre n'a jamais été de faire paroître cet ouvrage et qu'il seroit encore renfermé dans son cabinet, si une méchante copie, qui en a couru et qui a passé même depuis quelque temps en Hollande, n'avoit obligé un de ses amis de m'en donner une autre, qu'il dit être tout à fait conforme à l'original ; mais, toute correcte qu'elle est, possible n'évitera-t-elle pas la censure de certaines personnes qui ne peuvent souffrir que l'on se mêle de pénétrer dans le fond de leur cœur et qui croient être en droit d'empêcher que les autres les connoissent, parce qu'elles ne veulent pas se connoître elles-mêmes. Il est vrai que, comme ces Maximes sont remplies de ces sortes de vérités dont l'orgueil humain ne se peut accommoder, il est presque impossible qu'il ne se soulève contre elles et qu'elles ne s'attirent des censeurs. Aussi, est-ce pour

eux que je mets ici une *Lettre* que l'on m'a donnée et qui a été faite depuis que le manuscrit a paru et dans le temps que chacun se mêloit d'en dire son avis ; elle m'a semblé assez propre pour répondre aux principales difficultés que l'on peut opposer aux *Réflexions* et pour expliquer les sentiments de leur auteur : elle suffit pour faire voir que ce qu'elles contiennent n'est autre chose que l'abrégé d'une morale conforme aux pensées de plusieurs Pères de l'Église, et que celui qui les a écrites a eu beaucoup de raison de croire qu'il ne pouvoit s'égarer en suivant de si bons guides et qu'il lui étoit permis de parler de l'homme comme les Pères en ont parlé ; mais, si le respect qui leur est dû n'est pas capable de retenir le chagrin des critiques, s'ils ne font point de scrupule de condamner l'opinion de ces grands hommes en condamnant ce livre, je prie le lecteur de ne les pas imiter, de ne laisser point entraîner son esprit au premier mouvement de son cœur et de donner ordre, s'il est possible, que l'amour-propre ne se mêle point dans le jugement qu'il en fera : car, s'il le consulte, il ne faut pas s'attendre qu'il puisse être favorable à ces Maximes ; comme elles traitent l'amour-propre de corrupteur de la raison, il ne manquera pas de prévenir l'esprit contre elles. Il faut donc prendre garde que cette prévention ne les justifie et se persuader

qu'il n'y a rien de plus propre à établir la vérité de ces Réflexions que la chaleur et la subtilité que l'on témoignera pour les combattre. En effet, il sera difficile de faire croire à tout homme de bon sens que l'on les condamne par d'autre motif que par celui de l'intérêt caché, de l'orgueil et de l'amour-propre. En un mot, le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces Maximes qui le regarde en particulier et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paroissent générales. Après cela, je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire et qu'il croira qu'elles font encore grâce au cœur humain. Voilà ce que j'avois à dire sur cet écrit en général : pour ce qui est de la méthode que l'on y eût pu observer, je crois qu'il eût été à désirer que chaque Maxime eût eu un titre du sujet qu'elle traite et qu'elles eussent été mises dans un plus grand ordre ; mais je ne l'ai pu faire sans renverser entièrement celui de la copie qu'on m'a donnée, et comme il y a plusieurs Maximes sur une même matière, ceux à qui j'en ai demandé avis ont jugé qu'il étoit plus expédient de faire une Table à laquelle on aura recours pour trouver celles qui traitent d'une même chose.

AVIS AU LECTEUR

DE L'ÉDITION DE 1666

MON CHER LECTEUR,

VOICI une seconde édition des *Réflexions morales* que vous trouverez sans doute plus correcte et plus exacte en toutes façons que n'a été la première. Ainsi, vous pouvez maintenant en faire tel jugement que vous voudrez sans que je me mette en peine de tâcher à vous prévenir en leur faveur, puisque si elles sont telles que je le crois, on ne pourroit leur faire plus de tort que de se persuader qu'elles eussent besoin d'apologie. Je me contenterai de vous avertir de deux choses : l'une, que, par le mot d'intérêt, on n'entend pas toujours un intérêt de bien, mais le plus souvent un intérêt d'honneur ou de gloire ; et l'autre, qui est la principale et comme le fondement de toutes ces réflexions, est que celui qui les a faites n'a considéré les hommes que dans cet état déplorable de la nature corrompue par le péché, et qu'ainsi la manière dont il parle de ce nombre infini de défauts qui se rencontrent dans leurs vertus apparentes ne regarde point ceux que Dieu en préserve par une grâce particulière.

Pour ce qui est de l'ordre de ces Réflexions, vous n'aurez pas de peine à juger, mon cher Lecteur, que comme elles sont toutes sur des matières différentes, il étoit difficile d'y en observer. Et, bien qu'il y en ait plusieurs sur un même sujet, on n'a pas cru les devoir mettre de suite, de crainte d'ennuyer le lecteur, mais on les trouvera dans la Table.

PENSÉES

TIRÉES DES PREMIÈRES ÉDITIONS

ET REPLACÉES DANS L'ORDRE OU ELLES S'Y TROUVENT

I

L'AMOUR-PROPRE est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes et les rendroit les tyrans des autres si la fortune leur en donnoit les moyens : il ne se repose jamais hors de soi et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites : ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses et ses raffinements ceux de la chimie. On ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là, il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il y fait mille insensibles tours et retours. Là, il est souvent invisible à lui-même : il y conçoit, il y nourrit et il y élève, sans le savoir, un grand nombre

d'affections et de haines ; il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre naissent de ridicules persuasions qu'il a de lui-même; de là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossièretés et ses niaiseries sur son sujet ; de là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis ; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés : mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui ; en quoi il est semblable à nos yeux, qui découvrent tout et sont aveugles seulement pour eux-mêmes. En effet, dans ses plus grands intérêts et dans ses plus importantes affaires où la violence de ses souhaits appelle toute son attention, il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il pénètre, il devine tout ; de sorte qu'on est tenté de croire que chacune de ses passions a une espèce de magie qui lui est propre. Rien n'est si intime et si fort que ses attachements qu'il essaye de rompre inutilement à la vue des malheurs extrêmes qui le menacent. Cependant, il fait quelquefois, en peu de temps et sans aucun effort, ce qu'il n'a pu faire avec tous ceux dont il est capable dans le cours de plusieurs années : d'où l'on

pourroit conclure assez vraisemblablement que c'est par lui-même que ses désirs sont allumés, plutôt que par la beauté et par le mérite de ses objets ; que son goût est le prix qui les relève et le fard qui les embellit ; c'est après lui-même qu'il court et qu'il suit son gré lorsqu'il suit les choses qui sont à son gré. Il est tous les contraires, il est impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miéricordieux et cruel, timide et audacieux : il a de différentes inclinations, selon la diversité des tempéraments qui le tournent et le dévouent tantôt à la gloire, tantôt aux richesses et tantôt aux plaisirs. Il en change selon le changement de nos âges, de nos fortunes et de nos expériences ; mais il lui est indifférent d'en avoir plusieurs ou de n'en avoir qu'une, parce qu'il se partage en plusieurs et se ramasse en une, quand il le faut et comme il lui plaît. Il est inconstant et, outre les changements qui viennent des causes étrangères, il y en a une infinité qui naissent de lui et de son propre fonds. Il est inconstant d'inconstance, de légèreté, d'amour, de nouveauté, de lassitude et de dégoût. Il est capricieux, et on le voit quelquefois travailler avec le dernier empressement et avec des travaux incroyables à obtenir des choses qui ne lui sont pas avantageuses et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bizarre et met souvent toute son application dans les

emplois les plus frivoles ; il trouve tout son plaisir dans les plus fades et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions ; il vit partout et il vit de tout ; il vit de rien, il s'accommode des choses et de leur privation ; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre ; il entre dans leurs desseins et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il travaille lui-même à sa ruine ; enfin il ne se soucie que d'être et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité et s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit il se rétablit en un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer et, lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe de sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre dont toute la vie n'est qu'une grande agitation. La mer en est une image sensible et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues continuelles une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements (1665 — n° 1).

II

Toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang (1665 — n° 13).

III

La modération dans la bonne fortune n'est que l'appréhension de la honte qui suit l'emportement ou la peur de perdre ce que l'on a (1665 — n° 18).

IV

La modération est comme la sobriété ; on voudroit bien manger davantage, mais on craint de se faire mal (1665 — n° 21).

V

Tout le monde trouve à redire en autrui ce qu'on trouve à redire en lui (1665 — n° 33).

VI

L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de

ses différentes métamorphoses, après avoir joué tout seul les personnages de la comédie humaine, se montre avec un visage naturel et se découvre par la fierté ; de sorte qu'à proprement parler, la fierté est l'éclat et la déclaration de l'orgueil (1665 — nº 37).

VII

C'est une espèce de bonheur de comprendre jusques à quel point on doit être malheureux (1665 — nº 53).

VIII

Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs (1665 — nº 55).

IX

Il faudroit pouvoir répondre de sa fortune pour pouvoir répondre de ce que l'on fera (1665 — nº 70).

X

L'amour est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme est au corps qu'elle anime (1665 — nº 77).

XI

Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant (1665 — nº 81).

XII

La justice dans les juges qui sont modérés n'est que l'amour de leur élévation (1665 — nº 89).

XIII

Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien aises que l'on devienne infidèle pour nous dégager de notre fidélité[1] (1665 — nº 85).

XIV

Le premier mouvement de joie que nous

1. On lit dans les éditions de Brotier et de M. de Fortia : *pour nous dégager de notre infidélité*. Cependant les éditions de 1666, 1671 et 1675, dans lesquelles on retrouve encore cette pensée, sont conformes à celle de 1665.

avons du bonheur de nos amis ne vient ni de la bonté de notre naturel ni de l'amitié que nous avons pour eux, c'est un effet de l'amour-propre qui nous flatte de l'espérance d'être heureux à notre tour ou de retirer quelque utilité de leur bonne fortune (1665 — n° 97).

XV

Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas (1665 — n° 99).

XVI

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret si nous n'avons pu le garder nous-mêmes ? (1665 — n° 100.)

XVII

Comme si ce n'étoit pas assez à l'amour-propre d'avoir la vertu de se transformer lui-même, il a encore celle de transformer les objets, ce qu'il fait d'une manière fort étonnante ; car non seulement il les déguise si bien qu'il y est lui-même trompé, mais il change aussi l'état et la nature des choses. En effet, lorsqu'une personne nous est contraire et

qu'elle tourne sa haine et sa persécution contre nous, c'est avec toute la sévérité de la justice que l'amour-propre juge de ses actions : il donne à ses défauts une étendue qui les rend énormes et il met ses bonnes qualités dans un jour si désavantageux qu'elles deviennent plus dégoûtantes que ses défauts. Cependant, dès que cette même personne nous devient favorable ou que quelqu'un de nos intérêts la réconcilie avec nous, notre seule satisfaction rend aussitôt à son mérite le lustre que notre aversion venoit de lui ôter. Les mauvaises qualités s'effacent et les bonnes paroissent avec plus d'avantage qu'auparavant ; nous rappelons même toute notre indulgence pour la forcer à justifier la guerre qu'elle nous a faite. Quoique toutes les passions montrent cette vérité, l'amour la fait voir plus clairement que les autres ; car nous voyons un amoureux, agité de la rage où l'a mis l'oubli ou l'infidélité de ce qu'il aime, méditer pour sa vengeance tout ce que cette passion inspire de plus violent. Néanmoins, aussitôt que sa vue a calmé la fureur de ses mouvements, son ravissement rend cette beauté innocente ; il n'accuse plus que lui-même, il condamne ses condamnations et, par cette vertu miraculeuse de l'amour-propre, il ôte la noirceur aux mauvaises actions de sa maîtresse et en sépare le crime pour s'en charger lui-même.

XVIII

Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paroître diligents (1666 — n° 91).

XIX

L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir et à l'augmenter et nous ôte la connoissance des remèdes qui pourroient soulager nos misères et nous guérir de nos défauts (1665 — n° 102).

XX

On n'a plus de raison quand on n'espère plus d'en trouver aux autres (1665 — n° 103).

XXI

Les philosophes, et Sénèque sur tous, n'ont point ôté les crimes par leurs préceptes : ils n'ont fait que les employer au bâtiment de l'orgueil (1665 — n° 105).

XXII

C'est une preuve de peu d'amitié de ne s'aper-

cevoir pas du refroidissement de celle de nos amis (1666 — nº 97).

XXIII

Les plus sages le sont dans les choses indifférentes, mais ils ne le sont presque jamais dans leurs plus sérieuses affaires (1665 — nº 132).

XXIV

La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse (1665 — nº 134).

XXV

La sobriété est l'amour de la santé ou l'impuissance de manger beaucoup (1665 — nº 135).

XXVI

On n'oublie jamais mieux les choses que quand on s'est lassé d'en parler (1665 — nº 144).

XXVII

La louange qu'on nous donne sert au moins

à nous fixer dans la pratique des vertus (1665 — nº 155).

XXVIII

L'amour-propre empêche bien que celui qui nous flatte ne soit jamais celui qui nous flatte le plus (1665 — nº 157).

XXIX

On ne blâme le vice et on ne loue la vertu que par intérêt (1665 — nº 151).

XXX

On ne fait point de distinction dans les espèces de colère, bien qu'il y en ait une légère et quasi innocente, qui vient de l'ardeur de la complexion et une autre très criminelle qui est, à proprement parler, la fureur de l'orgueil (1665 — nº 159).

XXXI

Les grandes âmes ne sont pas celles qui ont moins de passions et plus de vertus que les âmes communes, mais celles seulement qui ont de plus grands desseins (1665 — nº 161).

XXXII

Les rois font des hommes comme des pièces de monnoie ; ils les font valoir ce qu'ils veulent et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours et non pas selon leur véritable prix (1665 — nº 165).

XXXIII

La férocité naturelle fait moins de cruels que l'amour-propre (1665 — nº 174).

XXXIV

On peut dire de toutes nos vertus ce qu'un poète italien a dit de l'honnêteté des femmes, que ce n'est souvent autre chose qu'un art de paroître honnête (1665 — nº 176).

XXXV

Il y a des crimes qui deviennent innocents et même glorieux par leur éclat, leur nombre et leur excès : de là vient que les voleries publiques sont des habiletés et que prendre des provinces injustement s'appelle faire des conquêtes (1665 — nº 192).

XXXVI

On ne trouve point dans l'homme le bien ni le mal dans l'excès (1665 — nº 201).

XXXVII

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes n'en soupçonnent pas facilement les autres (1665 — nº 208).

XXXVIII

La pompe des enterrements regarde plus la vanité des vivants que l'honneur des morts (1665 — nº 213).

XXXIX

Quelque incertitude et quelque variété qui paroisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée (1665 — nº 225).

XL

L'intrépidité doit soutenir le cœur dans les

conjurations, au lieu que la seule valeur lui fournit toute la fermeté qui lui est nécessaire dans les périls de la guerre (1665 — n° 231).

XLI

Ceux qui voudroient définir la victoire par sa naissance seroient tentés, comme les poètes, de l'appeler la fille du ciel, puisqu'on ne trouve point son origine sur la terre. En effet, elle est reproduite par une infinité d'actions qui, au lieu de l'avoir pour but, regardent seulement les intérêts particuliers de ceux qui les font, puisque tous ceux qui composent une armée, allant à leur propre gloire et à leur élévation, procurent un bien si grand et si général (1665 — n° 232).

XLII

On ne peut répondre de son courage quand on n'a jamais été dans le péril (1665 — n° 236).

XLIII

On donne plus souvent des bornes à sa reconnoissance qu'à ses désirs et à ses espérances (1665 — n° 241).

XLIV

L'imitation est toujours malheureuse et tout ce qui est contrefait déplaît avec les mêmes choses qui charment lorsqu'elles sont naturelles (1665 — n° 245).

XLV

Nous ne regrettons pas la perte de nos amis selon leur mérite mais selon nos besoins et selon l'opinion que nous croyons leur avoir donnée de ce que nous valons (1665 — n° 248).

XLVI

Il est bien malaisé de distinguer la bonté générale et répandue sur tout le monde, de la grande habileté (1665 — n° 252).

XLVII

Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants (1665 — n° 254).

XLVIII

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement (1665 — n° 256).

XLIX

La confiance que l'on a en soi fait naître la plus grande partie de celle que l'on a aux autres (1665 — nº 258).

L

Il y a une révolution générale qui change le goût des esprits aussi bien que les fortunes du monde (1665 — nº 259).

LI

La vérité est le fondement et la raison de la perfection et de la beauté ; une chose, de quelque nature qu'elle soit, ne saurait être belle et parfaite si elle n'est véritablement tout ce qu'elle doit être, et si elle n'a tout ce qu'elle doit avoir (1665 — nº 260).

LI bis

Il y a de belles choses qui ont plus d'éclat, quand elles demeurent imparfaites, que quand elles sont trop achevées (1665 — nº 262).

LII

La magnanimité est un noble effort de l'orgueil par lequel il rend l'homme maître de lui-même pour le rendre maître de toutes choses (1665 — n° 271).

LIII

Le luxe et la trop grande politesse dans les États sont le présage assuré de leur décadence parce que, tous les particuliers s'attachant à leurs intérêts propres, ils se détournent du bien public (1665 — n° 282).

LIV

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse ; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible et que les dommages qu'elle cause soient très cachés : si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs : c'est la rémore qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux, c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les

plus grandes tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions. Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et qui lui tient lieu de tous les biens (1665 — n° 290).

LV

On aime bien à deviner les autres, mais l'on n'aime pas à être deviné (1665 — n° 296).

LVI

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime (1665 — n° 298).

LVII

Il est plus facile de prendre de l'amour quand on n'en a pas, que de s'en défaire quand on en a (1665 — n° 300).

LVIII

La plupart des femmes se rendent plutôt par foiblesse que par passion. De là vient que, pour

l'ordinaire, les hommes entreprenants réussissent mieux que les autres, quoiqu'ils ne soient pas plus aimables (1665 — n° 301).

LIX

N'aimer guère en amour est un moyen assuré pour être aimé (1665 — n° 302).

LX

La sincérité que se demandent les amants et les maîtresses pour savoir l'un et l'autre quand ils cesseront de s'aimer, est bien moins pour vouloir être avertis quand on ne les aimera plus que pour être mieux assurés qu'on les aime, lorsqu'on ne dit point le contraire (1665 — n° 303).

LXI

La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre ; nous n'avons non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée (1665 — n° 305).

LXII

La plus grande habileté des moins habiles

est de savoir se soumettre à la bonne conduite d'autrui (1665 — n° 309).

LXIII

On craint toujours de voir ce qu'on aime quand on vient de faire des coquetteries ailleurs (1675 — n° 372).

LXIV

On doit se consoler de ses fautes quand on a la force de les avouer (1675 — n° 375).

SECOND SUPPLÉMENT

SECOND SUPPLÉMENT

PENSÉES

TIRÉES DES LETTRES MANUSCRITES

QUI SE TROUVENT A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE [1]

I

L'INTÉRÊT est l'âme de l'amour-propre : de sorte que comme le corps privé de son âme est sans vue, sans ouïe, sans connoissance, sans sentiment et sans mouvement, de même l'amour-propre séparé, s'il le faut dire, ainsi de son intérêt ne voit, n'entend, ne sent et ne se remue plus : de là, vient qu'un même homme qui court la terre et les mers pour son intérêt devient soudainement paralytique pour l'intérêt des autres ; de là, vient le soudain assoupissement et cette mort que nous causons

---

1. Nous avons indiqué les numéros des Maximes auxquelles les Pensées de ce Supplément peuvent servir de variantes.

à tous ceux à qui nous contons nos affaires ; de là, vient leur prompte résurrection lorsque, dans notre narration, nous y mêlons quelque chose qui les regarde : de sorte que nous voyons, dans nos conversations et dans nos traités, que dans un même moment un homme perd connoissance et revient à soi, selon que son propre intérêt s'approche de lui ou qu'il s'en retire.

(*Lettre à madame de Sablé, manusc., folio* 211.)

II

Ce qui fait tant crier contre les maximes qui découvrent le cœur de l'homme est que l'on craint d'y être découvert (Maxime 103).

(*Manusc., folio* 310.)

III

L'espérance et la crainte sont inséparables (Maxime 168).

(*Lettre à madame de Sablé, manusc., folio* 222.)

IV

Il est assez ordinaire de hasarder sa vie pour empêcher d'être déshonoré ; mais quand cela est fait on en est assez content pour ne se mettre pas d'ordinaire fort en peine du succès de l'entreprise que l'on veut faire réussir ; et il

est certain que ceux qui s'exposent et font autant qu'il est nécessaire pour prendre une place que l'on attaque, ou pour conquérir une province, ont plus de mérite, sont meilleurs officiers et ont de plus grandes et plus utiles vues que ceux qui s'exposent seulement pour mettre leur honneur à couvert ; il est fort commun de trouver des gens de la dernière espèce et fort rare d'en trouver de l'autre (MAXIME 219).

(*Lettre à M. Esprit*, *manusc.*, *folio* 173.)

V

Le goût change, mais l'inclination ne change point (MAXIME 252).

(*Lettre à madame de Sablé*, *manusc.*, *folio* 223.)

VI

Le pouvoir que des personnes que nous aimons ont sur nous est presque toujours plus grand que celui que nous avons nous-mêmes (MAXIME 259).

(*Lettre à madame de Sablé*, *manusc.*, *folio* 211.)

VII

Ce qui fait croire si facilement que les autres ont des défauts, c'est la facilité que l'on a de croire ce que l'on souhaite (MAXIME 397).

(*Lettre à madame de Sablé*, *manusc.*, *folio* 223.)

VIII

Je sais bien que le bon sens et le bon esprit ennuient à tous les âges, mais les goûts n'y mènent pas toujours, et ce qui seroit bien en un temps ne seroit pas bien en un autre. Ce qui me fait croire que peu de gens savent être vieux (MAXIME 423).

(*Lettre à madame de Sablé*, *manusc.*, *folio* 202.)

IX

Dieu a permis, pour punir l'homme du péché originel, qu'il se fît un bien de son amour-propre pour en être tourmenté dans toutes les actions de sa vie (MAXIME 494).

(*Manusc.*, *folio* 310.)

X

Il me semble que voilà jusqu'où la philosophie d'un laquais méritoit d'aller ; je crois que toute gaieté en cet état-là est bien suspecte [1] (MAXIME 504).

(*Lettre à madame de Sablé*, *manusc.*, *folio* 161.)

---

1. La Rochefoucauld cite, dans la 504e Maxime, le trait d'un laquais qui dansa sur l'échafaud où il allait être roué.

TROISIÈME SUPPLÉMENT

TROISIÈME SUPPLÉMENT

I[1]

Force gens veulent être dévots, mais personne ne veut être humble.

II

Le travail du corps délivre des peines de l'esprit et c'est ce qui rend les pauvres heureux.

III

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues ; la vanité rend les autres faciles.

---

1. Les cinquante Maximes suivantes sont tirées de la sixième édition des *Pensées de La Rochefoucauld*, publiée chez Claude Barbin en 1693, plus de douze ans après la mort de l'auteur, arrivée le 17 mai 1680. Elles sont reproduites ici pour la première fois. (Note de la troisième édition de Lefèvre, juin 1844.)

IV

L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

V

Il faut peu de choses pour rendre le sage heureux ; rien ne peut rendre un fol content ; c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

VI

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes.

VII

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier désir que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

VIII

La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps.

IX

Les grands de la terre ne pouvant donner la santé du corps ni le repos d'esprit, on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

X

Avant que de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

XI

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.

XII

Les amants ne voient les défauts de leurs maîtresses que lorsque leur enchantement est fini.

XIII

La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre ; à mesure que l'amour croît la prudence diminue.

XIV

Il est quelquefois agréable à un mari d'avoir une femme jalouse ; il entend toujours parler de ce qu'il aime.

XV

Qu'une femme est à plaindre lorsqu'elle a tout ensemble de l'amour et de la vertu !

XVI

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

XVII

Il est plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres.

XVIII

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

XIX

L'accent et le caractère du pays où l'on est

né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

XX

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés que le hasard fait découvrir.

XXI

Une honnête femme est un trésor caché ; celui qui l'a trouvée fait bien de ne s'en pas vanter.

XXII

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la perte d'un amant pour montrer qu'elles ont aimé que pour paroître dignes d'être aimées.

XXIII

Il y a bien d'honnêtes femmes qui sont lasses de leur métier.

XXIV

Si l'on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle on est souvent trompé.

XXV

La violence qu'on se fait pour être fidèle ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

XXXVI

Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui méritent qu'on en ait pour elles.

XXVII

La jalousie naît toujours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

XXVIII

Quand nous aimons trop, il est malaisé de reconnoître si l'on cesse de nous aimer.

XXIX

On sait assez qu'on ne doit guère parler de sa femme, mais on ne sait pas assez qu'on ne doit guère parler de soi.

XXX

Les occasions nous font connoître aux autres et à nous-mêmes.

XXXI

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

XXXII

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

XXXIII

On ne se blâme que pour être loué.

XXXIV

Les petits esprits sont blessés des plus petites choses.

XXXV

Il y a de certains défauts qui, étant bien mis

dans un certain jour, plaisent plus que la perfection même.

XXXVI

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

XXXVII

On s'ennuie presque toujours avec ceux que l'on ennuie.

XXXVIII

Les violences qu'on nous fait nous font quelquefois moins de peine que celles que nous nous faisons à nous-mêmes.

XXXIX

Il n'est jamais si difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

XL

Les fautes sont toujours pardonnables quand on a la force de les avouer.

XLI

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de ne pas aller au but, c'est de le passer.

XLII

On donne des conseils, mais on ne donne point la sagesse d'en profiter.

XLIII

Quand notre mérite baisse, notre goût diminue aussi.

XLIV

La fortune fait paroître nos vertus et nos vices comme la lumière fait paroître les objets.

XLV

Nos actions sont comme des bouts-rimés que chacun tourne comme il lui plaît.

XLVI

Il n'est rien de plus naturel ni de plus trompeur que de croire qu'on est aimé.

XLVII

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font.

XLVIII

Il est plus difficile de dissimuler les sentiments que l'on a que de feindre ceux que l'on n'a pas.

XLIX

Les amitiés renouées demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompues.

L

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS
DIVERSES
DU DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[1]

I

DE LA CONFIANCE

Bien que la sincérité et la confiance aient du rapport, elles sont néanmoins différentes en plusieurs choses.

La sincérité est une ouverture de cœur qui nous montre tels que nous sommes ; c'est un amour de la vérité, une répugnance à se déguiser, un désir de se dédommager de ses défauts et de les diminuer même par le mérite de les avouer.

La confiance ne nous laisse pas tant de liberté :

1. Les réflexions suivantes sont tirées d'un *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*, Paris, 1731, t. I, p. 32. Gabriel Brotier est le premier qui les ait insérées à la suite des *Maximes*, dans l'édition qu'il a donnée de cet ouvrage.

ses règles sont plus étroites ; elle demande plus de prudence et de retenue et nous ne sommes pas toujours libres d'en disposer. Il ne s'agit pas de nous uniquement, et nos intérêts sont mêlés d'ordinaire avec les intérêts des autres : elle a besoin d'une grande justesse pour ne pas livrer nos amis en nous livrant nous-mêmes et pour ne pas faire des présents de leur bien dans la vue d'augmenter le prix de ce que nous donnons.

La confiance plaît toujours à celui qui la reçoit : c'est un tribut que nous payons à son mérite, c'est un dépôt que l'on commet à sa foi ; ce sont des gages qui lui donnent un droit sur nous et une sorte de dépendance où nous nous assujettissons volontairement.

Je ne prétends pas détruire, par ce que je dis, la confiance si nécessaire entre les hommes, puisqu'elle est le lien de la société et de l'amitié. Je prétends seulement y mettre des bornes et la rendre honnête et fidèle. Je veux qu'elle soit toujours vraie et toujours prudente et qu'elle n'ait ni foiblesse ni intérêt. Je sais bien qu'il est malaisé de donner de justes limites à la manière de recevoir toute sorte de confiance de nos amis et de leur faire part de la nôtre.

On se confie le plus souvent par vanité, par envie de parler, par le désir de s'attirer la confiance des autres et pour faire un échange de secrets.

Il y a des personnes qui peuvent avoir raison de se fier en nous, vers qui nous n'aurions pas raison d'avoir la même conduite, et on s'acquitte avec ceux-ci en leur gardant le secret et en les payant de légères confidences.

Il y en a d'autres dont la fidélité nous est connue, qui ne ménagent rien avec nous et à qui on peut se confier par choix et par estime. On doit ne leur rien cacher de ce qui ne regarde que nous ; se montrer à eux toujours vrais dans nos bonnes qualités et dans nos défauts même, sans exagérer les unes et sans diminuer les autres ; se faire une loi de ne leur faire jamais des demi-confidences : elles embarrassent toujours ceux qui les font et ne contentent jamais ceux qui les reçoivent. On leur donne des lumières confuses de ce qu'on veut cacher ; on augmente leur curiosité ; on les met en droit de vouloir en savoir davantage et ils se croient en liberté de disposer de ce qu'ils ont pénétré. Il est plus sûr et plus honnête de ne leur rien dire que de se taire quand on a commencé à parler. Il y a d'autres règles à suivre pour les choses qui nous ont été confiées ; plus elles sont importantes et plus la prudence et la fidélité y sont nécessaires.

Tout le monde convient que le secret doit être inviolable, mais on ne convient pas toujours de la nature et de l'importance du secret. Nous ne consultons le plus souvent

que nous-mêmes sur ce que nous devons dire et sur ce que nous devons taire. Il y a peu de secrets de tous les temps et le scrupule de les révéler ne dure pas toujours.

On a des liaisons étroites avec des amis dont on connoît la fidélité ; ils nous ont toujours parlé sans réserve et nous avons toujours gardé les mêmes mesures avec eux. Ils savent nos habitudes et nos commerces, et ils nous voient de trop près pour ne pas s'apercevoir du moindre changement. Ils peuvent savoir par ailleurs ce que nous sommes engagés de ne dire jamais à personne. Il n'a pas été en notre pouvoir de les faire entrer dans ce qu'on nous a confié ; ils ont peut-être même quelque intérêt de le savoir ; on est assuré d'eux comme de soi et on se voit réduit à la cruelle nécessité de perdre leur amitié, qui nous est précieuse, ou de manquer à la foi du secret. Cet état est sans doute la plus rude épreuve de la fidélité mais il ne doit pas ébranler un honnête homme : c'est alors qu'il lui est permis de se préférer aux autres. Son premier devoir est de conserver indispensablement ce dépôt en son entier. Il doit non seulement ménager ses paroles et ses tons, il doit encore ménager ses conjectures et ne laisser rien voir, dans ses discours ni dans son air, qui puisse tourner l'esprit des autres vers ce qu'il ne veut pas dire.

On a souvent besoin de force et de prudence

pour les opposer à la tyrannie de la plupart de nos amis qui se font un droit sur notre confiance et qui veulent tout savoir de nous : on ne doit jamais leur laisser établir ce droit sans exception. Il y a des rencontres et des circonstances qui ne sont pas de leur juridiction : s'ils s'en plaignent, on doit souffrir leurs plaintes et s'en justifier avec douceur, mais s'ils demeurent injustes, on doit sacrifier leur amitié à son devoir et choisir entre deux maux inévitables, dont l'un se peut réparer et l'autre est sans remède.

II

DE LA DIFFÉRENCE DES ESPRITS

Bien que toutes les qualités de l'esprit se puissent rencontrer dans un grand génie, il y en a néanmoins qui lui sont propres et particulières ; ses lumières n'ont point de bornes ; il agit toujours également et avec la même activité ; il discerne les objets éloignés comme s'ils étoient présents ; il comprend, il imagine les plus grandes choses ; il voit et connaît les plus petites ; ses pensées sont relevées, étendues, justes et intelligibles ; rien n'échappe à sa pénétration et elle lui fait souvent découvrir la vérité au travers des obscurités qui la cachent aux autres.

Un bel esprit pense toujours noblement ; il produit avec facilité des choses claires, agréables et naturelles ; il les fait voir dans leur plus beau jour et il les pare de tous les ornements qui leur conviennent ; il entre dans le goût des autres et retranche de ses pensées ce qui est inutile ou ce qui peut déplaire.

Un esprit adroit, facile, insinuant, sait éviter et surmonter les difficultés. Il se plie aisément

à ce qu'il veut, il sait connoître l'esprit et l'humeur de ceux avec qui il traite, et en ménageant leurs intérêts, il avance et il établit les siens.

Un bon esprit voit toutes choses comme elles doivent être vues ; il leur donne le prix qu'elles méritent, il les fait tourner du côté qui lui est le plus avantageux et il s'attache avec fermeté à ses pensées, parce qu'il en connoît toute la force et toute la raison.

Il y a de la différence entre un esprit utile et un esprit d'affaires ; on peut entendre les affaires sans s'appliquer à son intérêt particulier. Il y a des gens habiles dans tout ce qui ne les regarde pas et très malhabiles dans tout ce qui les regarde ; et il y en a d'autres, au contraire, qui ont une habileté bornée à ce qui les touche et qui savent trouver leur avantage en toutes choses.

On peut avoir tout ensemble un air sérieux dans l'esprit et dire souvent des choses agréables et enjouées. Cette sorte d'esprit convient à toutes personnes et à tous les âges de la vie. Les jeunes gens ont d'ordinaire l'esprit enjoué et moqueur, sans l'avoir sérieux et c'est ce qui les rend souvent incommodes.

Rien n'est plus aisé à soutenir que le dessein d'être toujours plaisant, et les applaudissements qu'on reçoit quelquefois, en divertissant les autres, ne valent pas que l'on s'expose à la

honte de les ennuyer souvent quand ils sont de méchante humeur.

La moquerie est une des plus agréables et des plus dangereuses qualités de l'esprit. Elle plaît toujours quand elle est délicate ; mais on craint aussi toujours ceux qui s'en servent trop souvent. La moquerie peut néanmoins être permise quand elle n'est mêlée d'aucune malignité et quand on y fait entrer les personnes mêmes dont on parle.

Il est malaisé d'avoir un esprit de raillerie sans affecter d'être plaisant ou sans aimer à se moquer ; il faut une grande justesse pour railler longtemps sans tomber dans l'une ou l'autre de ces extrémités.

La raillerie est un air de gaieté qui remplit l'imagination et qui lui fait voir en ridicule les objets qui se présentent : l'humeur y mêle plus ou moins de douceur ou d'âpreté.

Il y a une manière de railler, délicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts que les personnes dont on parle veulent bien avouer, qui sait déguiser les louanges qu'on leur donne sous des apparences de blâme et qui découvre ce qu'elles ont d'aimable, en feignant de le vouloir cacher.

Un esprit fin et un esprit de finesse sont très différents. Le premier plaît toujours : il est délié, il pense des choses délicates et voit les plus imperceptibles ; un esprit de finesse ne

va jamais droit, il cherche des biais et des détours pour faire réussir ses desseins. Cette conduite est bientôt découverte : elle se fait toujours craindre et ne mène presque jamais aux grandes choses.

Il y a quelque différence entre un esprit de feu et un esprit brillant : un esprit de feu va plus loin et avec plus de rapidité. Un esprit brillant a de la vivacité, de l'agrément et de la justesse.

La douceur de l'esprit est un air facile et accommodant et qui plaît toujours quand il n'est point fade.

Un esprit de détail s'applique avec de l'ordre et de la règle à toutes les particularités des sujets qu'on lui présente. Cette application le renferme d'ordinaire à de petites choses ; elle n'est pas, néanmoins, toujours incompatible avec de grandes vues, et, quand ces deux qualités se trouvent ensemble dans un même esprit, elles l'élèvent infiniment au-dessus des autres.

On a abusé du terme de *bel esprit* et, bien que tout ce qu'on vient de dire des différentes qualités de l'esprit puisse convenir à un bel esprit, néanmoins, comme ce titre a été donné à un nombre infini de mauvais poètes et d'auteurs ennuyeux, on s'en sert plus souvent pour tourner les gens en ridicule que pour les louer.

Bien qu'il y ait plusieurs épithètes pour

l'esprit qui paroissent une même chose, le ton et la manière de les prononcer y mettent de la différence, mais comme les tons et les manières ne se peuvent écrire, je n'entrerai point dans un détail qu'il seroit impossible de bien expliquer. L'usage ordinaire le fait assez entendre, et en disant qu'un homme a de l'esprit, qu'il a beaucoup d'esprit et qu'il a un bon esprit, il n'y a que le ton et les manières qui puissent mettre de la différence entre ces expressions, qui paroissent semblables sur le papier et qui expriment néanmoins différentes sortes d'esprit.

On dit encore qu'un homme n'a qu'une sorte d'esprit, qu'il a de plusieurs sortes d'esprit et qu'il a toutes sortes d'esprit.

On peut être sot avec beaucoup d'esprit et on peut n'être pas sot avec peu d'esprit.

Avoir beaucoup d'esprit est un terme équivoque. Il peut comprendre toutes les sortes d'esprit dont on vient de parler mais il peut aussi n'en marquer aucune distinctement. On peut quelquefois faire paroître de l'esprit dans ce qu'on dit sans en avoir dans sa conduite. On peut avoir de l'esprit et l'avoir borné. Un esprit peut être propre à de certaines choses et ne l'être pas à d'autres : on peut avoir beaucoup d'esprit et n'être propre à rien ; et avec beaucoup d'esprit on est souvent fort incommode. Il semble néanmoins que le

plus grand mérite de cette sorte d'esprit est de plaire quelquefois dans la conversation.

Bien que les productions d'esprit soient infinies, on peut, ce me semble, les distinguer de cette sorte :

Il y a des choses si belles que tout le monde est capable d'en voir et d'en sentir la beauté.

Il y en a qui ont de la beauté et qui ennuient.

Il y en a qui sont belles et que tout le monde sent, bien que tous n'en sachent pas la raison.

Il y en a qui sont si fines et si délicates que peu de gens sont capables d'en remarquer toutes les beautés.

Il y en a d'autres qui ne sont pas parfaites, mais qui sont dites avec tant d'art et qui sont soutenues et conduites avec tant de raison et tant de grâce, qu'elles méritent d'être admirées.

III

DES GOÛTS

Il y a des personnes qui ont plus d'esprit que de goût et d'autres qui ont plus de goût que d'esprit. Il y a plus de variété et de caprice dans le goût que dans l'esprit.

Ce terme de *goût* a diverses significations, et il est aisé de s'y méprendre. Il y a différence entre le goût qui nous porte vers les choses et le goût qui nous en fait connoître et discerner les qualités en nous attachant aux règles.

On peut aimer la comédie sans avoir le goût assez fin et assez délicat pour en bien juger ; et on peut avoir le goût assez bon pour bien juger de la comédie sans l'aimer. Il y a des goûts qui nous approchent imperceptiblement de ce qui se montre à nous et d'autres nous entraînent par leur force ou par leur durée.

Il y a des gens qui ont le goût faux en tout ; d'autres ne l'ont faux qu'en certaines choses et ils l'ont droit et juste dans tout ce qui est de leur portée. D'autres ont des goûts parti-

culiers, qu'ils connoissent mauvais, et ne laissent pas de les suivre. Il y en a qui ont le goût incertain ; le hasard en décide : ils changent par légèreté et sont touchés de plaisir ou d'ennui sur la parole de leurs amis. D'autres sont toujours prévenus ; ils sont esclaves de leurs goûts et les respectent en toutes choses. Il y en a qui sont sensibles à ce qui est bon et choqués de ce qui ne l'est pas : leurs vues sont nettes et justes et ils trouvent la raison de leur goût dans leur esprit et dans leur discernement.

Il y en a qui, par une sorte d'instinct dont ils ignorent la cause, décident de ce qui se présente à eux et prennent toujours le bon parti.

Ceux-ci font paroître plus de goût que d'esprit parce que leur amour-propre et leur humeur ne prévalent point sur leurs lumières naturelles. Tout agit de concert en eux, tout y est sur un même ton. Cet accord leur fait juger sainement des objets et leur en forme une idée véritable, mais, à parler généralement, il y a peu de gens qui aient le goût fixe et indépendant de celui des autres ; ils suivent l'exemple et la coutume et ils en empruntent presque tout ce qu'ils ont de goût.

Dans toutes ces différences de goûts, qu'on vient de marquer, il est très rare et presque impossible de rencontrer cette sorte de bon goût qui sait donner le prix à chaque chose, qui en connoît toute la valeur et qui se porte

généralement sur tout. Nos connoissances sont trop bornées et cette juste disposition de qualités qui font bien juger ne se maintient d'ordinaire que sur ce qui ne nous regarde pas directement.

Quand il s'agit de nous, notre goût n'a plus cette justesse si nécessaire, la préoccupation la trouble ; tout ce qui a du rapport à nous paroît sous une autre figure. Personne ne voit des mêmes yeux ce qui le touche et ce qui ne le touche pas. Notre goût n'est conduit alors que par la pente de l'amour-propre et de l'humeur, qui nous fournissent des vues nouvelles et nous assujettissent à un nombre infini de changements et d'incertitudes. Notre goût n'est plus à nous, nous n'en disposons plus. Il change sans notre consentement et les mêmes objets nous paroissent par tant de côtés différents que nous méconnoissons enfin ce que nous avons vu et ce que nous avons senti.

IV

DE LA SOCIÉTÉ

Mon dessein n'est pas de parler de l'amitié en parlant de la société ; bien qu'elles aient quelque rapport, elles sont néanmoins très différentes : la première a plus d'élévation et d'humilité et le plus grand mérite de l'autre est de lui ressembler.

Je ne parlerai donc présentement que du commerce particulier que les honnêtes gens doivent avoir ensemble. Il seroit inutile de dire combien la société est nécessaire aux hommes : tous la désirent et tous la cherchent, mais peu se servent des moyens de la rendre agréable et de la faire durer.

Chacun veut trouver son plaisir et ses avantages aux dépens des autres. On se préfère toujours à ceux avec qui on se propose de vivre et on leur fait presque toujours sentir cette préférence : c'est ce qui trouble et ce qui détruit la société. Il faudroit du moins savoir cacher ce désir de préférence, puisqu'il est trop naturel en nous pour nous en pouvoir défaire. Il faudroit faire son plaisir de celui

des autres, ménager leur amour-propre, et ne le blesser jamais.

L'esprit a beaucoup de part à un si grand ouvrage, mais il ne suffit pas seul pour nous conduire dans les divers chemins qu'il faut tenir. Le rapport qui se rencontre entre les esprits ne maintiendroit pas longtemps la société, si elle n'étoit réglée et soutenue par le bon sens, par l'humeur et par les égards qui doivent être entre les personnes qui veulent vivre ensemble.

S'il arrive quelquefois que des gens opposés d'humeur et d'esprit paroissent unis, ils tiennent sans doute par des raisons étrangères qui ne durent pas longtemps. On peut être aussi en société avec des personnes sur qui nous avons de la supériorité par la naissance ou par des qualités personnelles, mais ceux qui ont cet avantage n'en doivent pas abuser : ils doivent rarement le faire sentir et ne s'en servir que pour instruire les autres. Ils doivent leur faire apercevoir qu'ils ont besoin d'être conduits et les mener par la raison en s'accommodant, autant qu'il est possible, à leurs sentiments et à leurs intérêts.

Pour rendre la société commode, il faut que chacun conserve sa liberté. Il ne faut point se voir, ou se voir sans sujétion, et pour se divertir ensemble. Il faut pouvoir se séparer sans que cette séparation apporte de change-

ment. Il faut se pouvoir passer les uns des autres si on ne veut pas s'exposer à embarrasser quelquefois, et on doit se souvenir qu'on incommode souvent quand on croit ne pouvoir jamais incommoder. Il faut contribuer, autant qu'on le peut, au divertissement des personnes avec qui on veut vivre, mais il ne faut pas être toujours chargé du soin d'y contribuer.

La complaisance est nécessaire dans la société, mais elle doit avoir des bornes : elle devient une servitude quand elle est excessive. Il faut du moins qu'elle paraisse libre et qu'en suivant le sentiment de nos amis ils soient persuadés que c'est le nôtre aussi que nous suivons.

Il faut être facile à excuser nos amis quand leurs défauts sont nés avec eux et qu'ils sont moindres que leurs bonnes qualités. Il faut souvent éviter de leur faire voir qu'on les ait remarqués et qu'on en soit choqué. On doit essayer de faire en sorte qu'ils puissent s'en apercevoir eux-mêmes pour leur laisser le mérite de s'en corriger.

Il y a une sorte de politesse qui est nécessaire dans le commerce des honnêtes gens : elle leur fait entendre raillerie et elle les empêche d'être choqués et de choquer les autres par de certaines façons de parler trop sèches et trop dures, qui échappent souvent sans y penser quand on soutient son opinion avec chaleur.

Le commerce des honnêtes gens ne peut subsister sans une certaine sorte de confiance ; elle doit être commune entre eux ; il faut que chacun ait un air de sûreté et de discrétion qui ne donne jamais lieu de craindre qu'on puisse rien dire par imprudence.

Il faut de la variété dans l'esprit : ceux qui n'ont que d'une sorte d'esprit ne peuvent pas plaire longtemps ; on peut prendre des routes diverses, n'avoir pas les mêmes talents, pourvu qu'on aide aux plaisirs de la société et qu'on y observe la même justesse que les différentes voix et les divers instruments doivent observer dans la musique.

Comme il est malaisé que plusieurs personnes puissent avoir les mêmes intérêts, il est nécessaire, au moins pour la douceur de la société, qu'ils n'en aient pas de contraires.

On doit aller au-devant de ce qui peut plaire à ses amis, chercher les moyens de leur être utile, leur épargner des chagrins, leur faire voir qu'on les partage avec eux, quand on ne peut les détourner, les effacer insensiblement sans prétendre de les arracher tout d'un coup et mettre à la place des objets agréables, ou du moins qui les occupent. On peut leur parler de choses qui les regardent, mais ce n'est qu'autant qu'ils le permettent et on doit y garder beaucoup de mesure. Il y a de la noblesse et quelquefois même de l'humanité à

ne pas entrer trop avant dans les replis de leur cœur ; ils ont souvent de la peine à laisser voir tout ce qu'ils en connoissent et ils en ont encore davantage quand on pénètre ce qu'ils ne connoissent pas bien. Que le commerce que les honnêtes gens ont ensemble leur donne de la familiarité et leur fournisse un nombre infini de sujets de se parler sincèrement.

Personne presque n'a assez de docilité et de bon sens pour bien recevoir plusieurs avis qui sont nécessaires pour maintenir la société. On veut être averti jusqu'à un certain point, mais on ne veut pas l'être en toutes choses et on craint de savoir toutes sortes de vérités.

Comme on doit garder les distances pour voir les objets il en faut garder aussi pour la société ; chacun a son point de vue, d'où il veut être regardé. On a raison le plus souvent de ne vouloir pas être éclairé de trop près ; et il n'y a presque point d'homme qui veuille en toutes choses se laisser voir tel qu'il est.

V

DE LA CONVERSATION

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler.

Néanmoins, il est nécessaire d'écouter ceux qui parlent. Il faut leur donner le temps de se faire entendre et souffrir même qu'ils disent des choses inutiles. Bien loin de les contredire et de les interrompre, on doit au contraire entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on les loue que par complaisance.

Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur les choses indifférentes, leur faire rarement des questions et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux.

On doit dire les choses d'un air plus ou

moins sérieux et sur des sujets plus ou moins relevés, selon l'humeur et la capacité des personnes que l'on entretient et leur céder aisément l'avantage de décider, sans les obliger de répondre quand ils n'ont pas envie de parler.

Après avoir satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments en montrant qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent, sans marquer de présomption ni d'opiniâtreté.

Évitons surtout de parler souvent de nous-mêmes et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

On ne peut aussi apporter trop d'application à connoître la pente et la portée de ceux à qui l'on parle pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus, sans blesser l'inclination ou l'intérêt des autres par cette préférence.

Alors on doit faire valoir toutes les raisons qu'il a dites, ajoutant modestement nos propres pensées aux siennes et lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend.

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

Il n'est pas défendu de conserver ses opi-

nions si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paroît, de quelque part qu'elle vienne ; elle seule doit régner sur nos sentiments : mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres et sans faire paroître du mépris de ce qu'ils ont dit.

Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation et de pousser trop loin une bonne raison quand on l'a trouvée. L'honnêteté veut que l'on cache quelquefois la moitié de son esprit et qu'on ménage un opiniâtre qui se défend mal pour lui épargner la honte de céder.

On déplaît sûrement quand on parle trop longtemps et trop souvent d'une même chose et que l'on cherche à détourner la conversation sur des sujets dont on se croit plus instruit que les autres. Il faut entrer indifféremment sur tout ce qui leur est agréable, s'y arrêter autant qu'ils le veulent et s'éloigner de tout ce qui ne leur convient pas.

Toute sorte de conversation, quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toutes sortes de gens d'esprit. Il faut choisir ce qui est de leur goût, et ce qui est convenable à leur condition, à leur sexe, à leurs talents et choisir même le temps de le dire.

Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent : car s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à

propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent qui sert à approuver et à condamner ; il y a un silence de discrétion et de respect. Il y a enfin des tons, des airs et des manières qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation.

Mais le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes. Ceux mêmes qui en font des règles s'y méprennent souvent ; et la plus sûre qu'on en puisse donner, c'est écouter beaucoup, parler peu et ne rien dire dont on puisse avoir sujet de se repentir.

DE LA CONVERSATION [1]

Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent si on veut être écouté ; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre et même de dire des choses inutiles. Au lieu de les contraindre et de les interrompre, comme on fait souvent,

1. Nous croyons utile de donner ici cette seconde leçon du morceau qu'on vient de lire. Elle se trouve dans l'édition de M. de Fortia.

on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué et faire voir que c'est plus par choix qu'on les loue que par complaisance.

Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres et céder aisément l'avantage de décider.

On doit dire des choses naturelles, faciles et plus ou moins sérieuses, selon l'humeur ou l'inclination des personnes que l'on entretient ; ne les presser pas d'approuver ce qu'on dit ni même d'y répondre.

Quand on a satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse on peut dire ses sentiments sans prévention et sans opiniâtreté en faisant paroître qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent.

Il faut éviter de parler longtemps de soi-même et de se donner souvent pour exemple. On ne sauroit avoir trop d'application à connoître la pente et la pensée de ceux à qui on parle pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus et pour ajouter ses pensées aux siennes, en lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend.

Il y a de l'habileté à n'épuiser pas les sujets

qu'on traite et à laisser toujours aux autres quelque chose à penser et à dire.

On ne doit jamais parler avec des airs d'autorité ni se servir de paroles ni de termes plus grands que les choses. On peut conserver ses opinions si elles sont raisonnables ; mais, en les conservant, il ne faut jamais blesser les sentiments des autres, ni paroître choqué de ce qu'ils ont dit.

Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation et de parler trop souvent d'une même chose. On doit entrer indifféremment sur tous les sujets agréables qui se présentent et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire.

Il est nécessaire d'observer que toute sorte de conversation, quelque honnête et quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toute sorte d'honnêtes gens ; il faut choisir ce qui convient à chacun et choisir même le temps de le dire.

Mais, s'il y a beaucoup d'art à parler, il n'y en a pas moins à se taire. Il y a un silence éloquent, il sert quelquefois à approuver et à condamner ; il y a un silence moqueur ; il y a un silence respectueux.

Il y a des airs, des tours et des manières qui font souvent ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la

conversation. Le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes ; ceux mêmes qui en font des règles s'y méprennent quelquefois ; la plus sûre, à mon avis, c'est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère et de ne se forcer jamais à parler.

VI

DU FAUX

On est faux en différentes manières. Il y a des hommes faux qui veulent toujours paroître ce qu'ils ne sont pas. Il y en a d'autres de meilleure foi, qui sont nés faux, qui se trompent eux-mêmes et qui ne voient jamais les choses comme elles sont. Il y en a dont l'esprit est droit et le goût faux ; d'autres ont l'esprit faux et quelque droiture dans le goût ; et il y en a qui n'ont rien de faux dans le goût ni dans l'esprit. Ceux-ci sont très rares, puisqu'à parler généralement, il n'y a personne qui n'ait de la fausseté dans quelque endroit de l'esprit ou du goût.

Ce qui fait cette fausseté si universelle c'est que nos qualités sont incertaines et confuses et que nos goûts le sont aussi. On ne voit point les choses précisément comme elles sont, on les estime plus ou moins qu'elles ne valent et on ne les fait point rapporter à nous en la manière qui leur convient et qui convient à notre état et à nos qualités.

Ce mécompte met un nombre infini de faus-

setés dans le goût et dans l'esprit ; notre amour-propre est flatté de tout ce qui se présente à nous sous les apparences du bien.

Mais comme il y a plusieurs sortes de biens qui touchent notre vanité ou notre tempérament on les suit souvent par coutume et par commodité. On les suit parce que les autres les suivent, sans considérer qu'un même sentiment ne doit pas être également embrassé par toutes sortes de personnes et qu'on s'y doit attacher plus ou moins fortement, selon qu'il convient plus ou moins à ceux qui le suivent.

On craint encore plus de se montrer faux par le goût que par l'esprit. Les honnêtes gens doivent approuver sans prévention ce qui mérite d'être approuvé, suivre ce qui mérite d'être suivi et ne se piquer de rien, mais il y faut une grande proportion et une grande justesse. Il faut savoir discerner ce qui est bon en général et ce qui nous est propre, et suivre alors avec raison la pente naturelle qui nous porte vers les choses qui nous plaisent.

Si les hommes ne vouloient exceller que par leurs propres talents et en suivant leurs devoirs, il n'y auroit rien de faux dans leur goût et dans leur conduite : ils se montreroient tels qu'ils sont ; ils jugeroient des choses par leurs lumières et s'y attacheroient par raison. Il y auroit de la proportion dans leurs vues, dans

leurs sentiments : leur goût seroit vrai, il viendroit d'eux et non pas des autres ; ils le suivroient par choix et non pas par coutume et par hasard. Si on est faux en approuvant ce qui ne doit pas être approuvé, on ne l'est pas moins le plus souvent par l'envie de se faire valoir par des qualités qui sont bonnes de soi, mais qui ne nous conviennent pas. Un magistrat est faux quand il se pique d'être brave, bien qu'il puisse être hardi dans de certaines rencontres. Il doit être ferme et assuré dans une sédition qu'il a droit d'apaiser, sans craindre d'être faux et il seroit faux et ridicule de se battre en duel.

Une femme peut aimer les sciences, mais toutes les sciences ne lui conviennent pas et l'entêtement de certaines sciences ne lui convient jamais et est toujours faux.

Il faut que la raison et le bon sens mettent le prix aux choses et qu'elles déterminent notre goût à leur donner le rang qu'elles méritent et qu'il nous convient de leur donner. Mais, presque tous les hommes se trompent dans ce prix et dans ce rang, et il y a toujours de la fausseté dans ce mécompte.

VII

DE L'AIR ET DES MANIÈRES

Il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne : on perd toujours quand on le quitte pour en prendre un autre.

Il faut essayer de connoître celui qui nous est naturel, n'en point sortir et le perfectionner autant qu'il nous est possible.

Ce qui fait que la plupart des petits enfants plaisent, c'est qu'ils sont encore renfermés dans cet air et dans ces manières que la nature leur a donnés et qu'ils n'en connoissent point d'autres. Ils les changent et les corrompent quand ils sortent de l'enfance : ils croient qu'il faut imiter ce qu'ils voient et ils ne le peuvent parfaitement imiter ; il y a toujours quelque chose de faux et d'incertain dans cette imitation. Ils n'ont rien de fixe dans leurs manières et dans leurs sentiments ; au lieu d'être, en effet, ce qu'ils veulent paroître, ils cherchent à paroître ce qu'ils ne sont pas.

Chacun veut être un autre et n'être plus ce qu'il est : ils cherchent une contenance hors

d'eux-mêmes et un autre esprit que le leur ; ils prennent des tons et des manières au hasard ; ils en font des expériences sur eux, sans considérer que ce qui convient à quelques-uns ne convient pas à tout le monde, qu'il n'y a point de règle générale pour les tons et pour les manières et qu'il n'y a point de bonnes copies.

Deux hommes, néanmoins, peuvent avoir du rapport en plusieurs choses sans être copie l'un de l'autre, si chacun suit son naturel ; mais personne presque ne le suit entièrement : on aime à imiter. On imite souvent, même sans s'en apercevoir et on néglige ses propres biens pour des biens étrangers qui, d'ordinaire, ne nous conviennent pas.

Je ne prétends pas, par ce que je dis, nous renfermer tellement en nous-mêmes que nous n'ayons pas la liberté de suivre des exemples et de joindre à nous des qualités utiles et nécessaires que la nature ne nous a pas données. Les arts et les sciences conviennent à la plupart de ceux qui s'en rendent capables. La bonne grâce et la politesse conviennent à tout le monde ; mais ces qualités acquises doivent avoir un certain rapport et une certaine union avec nos propres qualités qui les étende et les augmente imperceptiblement.

Nous sommes élevés à un rang et à des dignités au-dessus de nous ; nous sommes souvent engagés dans une profession nouvelle

où la nature ne nous avoit pas destinés. Tous ces états ont chacun un air qui leur convient mais qui ne convient pas toujours avec notre air naturel. Ce changement de notre fortune change souvent notre air et nos manières et y ajoute l'air de la dignité, qui est toujours faux quand il est trop marqué et qu'il n'est pas joint et confondu avec l'air que la nature nous a donné. Il faut les unir et les mêler ensemble et faire en sorte qu'ils ne paroissent jamais séparés.

On ne parle pas de toutes choses sur un même ton et avec les mêmes manières. On ne marche pas à la tête d'un régiment comme on marche en se promenant. Mais il faut qu'un même air nous fasse dire naturellement des choses différentes et qu'il nous fasse marcher différemment, mais toujours naturellement, et comme il convient de marcher à la tête d'un régiment et à une promenade.

Il y en a qui ne se contentent pas de renoncer à leur air propre et naturel pour suivre celui du rang et des dignités où ils sont parvenus. Il y en a même qui prennent par avance l'air des dignités et du rang où ils aspirent. Combien de lieutenants généraux apprennent à être maréchaux de France ! combien de gens de robe répètent inutilement l'air de chancelier et combien de bourgeoises se donnent l'air de duchesses !

Ce qui fait qu'on déplaît souvent, c'est que personne ne sait accorder son air et ses manières avec sa figure, ni ses tons et ses paroles avec ses pensées et ses sentiments : on s'oublie soi-même et on s'en éloigne insensiblement ; tout le monde presque tombe par quelque endroit dans ce défaut ; personne n'a l'oreille assez juste pour entendre parfaitement cette sorte de cadence.

Mille gens déplaisent avec des qualités aimables ; mille gens plaisent avec de moindres talents. C'est que les uns veulent paroître ce qu'ils ne sont pas, les autres sont ce qu'ils paroissent ; et enfin, quelques avantages ou quelques désavantages que nous ayons reçus de la nature, on plaît à proportion de ce qu'on suit l'air, les tons, les manières et les sentiments qui conviennent à notre état et à notre figure et on déplaît à proportion de ce qu'on s'en éloigne.

TABLE DES MATIÈRES

Portrait du duc de La Rochefoucauld, fait par lui-même, imprimé en 1658 I

Portrait du duc de La Rochefoucauld, par le cardinal de Retz VII

REFLEXIONS OU SENTENCES ET MAXIMES MORALES 3

PREMIER SUPPLÉMENT

Pensées supprimées par l'auteur, avec la date des éditions 135

Avis de l'éditeur 135

Avis au lecteur de l'édition de 1665 137

Avis au lecteur de l'édition de 1666 140

Pensées tirées des premières éditions et replacées dans l'ordre où elles s'y trouvent 142

SECOND SUPPLÉMENT

Pensées tirées des lettres manuscrites qui se trouvent a la Bibliothèque Nationale 165

TROISIÈME SUPPLÉMENT

Maximes tirées de la sixième édition des *Pensées de La Rochefoucauld* 171

Réflexions diverses du duc de La Rochefoucauld :

I. De la Confiance 183
II. De la Différence des esprits 188
III. Des Goûts 194
IV. De la Société 197
V. De la Conversation 202
VI. Du Faux 209
VII. De l'Air et des Manières 212

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE ANDRÉ TARDY
A BOURGES
LE 10 OCTOBRE 1963

Numéro d'éditeur : 861
Numéro d'imprimeur : 3989
Dépôt légal : 4e trim. 1963

Printed in France

IMP. TARDY 10-63.